# ASSOCIATION NATIONALE
# HECTOR BERLIOZ

BULLETIN DE LIAISON N° 16 - 1982

# SOMMAIRE


| | | |
|---|---|---|
| **Hommage à Aimé Suzet-Charbonnel** | Jean BOYER<br>Thérèse HUSSON | 3 |
| **Assemblée Générale** | Thérèse HUSSON | 5 |
| **Notre nouveau Président** | | 8 |
| **Musée Berlioz** | Henriette BOSCHOT | 9 |
| **Le troisième Festival Berlioz** | Thérèse HUSSON | 10 |
| **Festival Berlioz 1982** | Serge BAUDO | 15 |
| **Echos du prochain Festival** | | 18 |
| **La Côte-Saint-André, cité d'hier et d'aujourd'hui** | | 19 |
| **Deuxième déjeuner Berlioz** | | 23 |
| **11 décembre 1803-1981** | | |
| **La morsure des rats** | Hector BERLIOZ | 25 |
| **La première version du « Retour à la vie »** | Monique CLAVAUD | 26 |
| **Un entretien avec Jean Fournet** | Yves ALIX<br>Pierre SERNA | 29 |
| **Chronique dauphinoise** | Marie-Thérèse POIRIER | 31 |
| **Conférences** | | 32 |
| **Le festival de Buxton** | Paul BRUYÈRE | 33 |
| **Berlioz à Plombières** | | 35 |
| **Nos amis disparus** | | 36 |
| **Bibliographie** | Frédéric ROBERT | 38 |
| **Correspondance générale de Berlioz** | | 41 |
| **Les meilleurs disques de Berlioz** | Pierre SERNA | 42 |

# ASSOCIATION NATIONALE HECTOR BERLIOZ

Reconnue d'utilité publique

**Président : M. Jean BOYER**

## COMITÉ D'HONNEUR

**Président : M. Emmanuel BONDEVILLE**
Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts

MM.
**Georges AURIC**, de l'Institut
**Claude BALLIF**
**Henry BARRAUD**
**Jacques CHAILLEY**
**Jacques CHARPENTIER**
**Marius CONSTANT**
**Pierre DERVAUX**
**Norbert DUFOURCQ**
**Henri DUTILLEUX**
**Raymond GALLOIS-MONTBRUN**, de l'Institut
**Marcel LANDOWSKI**, de l'Institut
**Olivier MESSIAEN**, de l'Institut
**Michel PHILIPPOT**
**Henri SAUGUET**, de l'Institut

## CONSEIL D'ADMINISTRATION

**Président : M. Jean BOYER**

Vice-Présidents :
**M. Serge BAUDO**
**M. Francisque BOTTINELLI**
**Mme PERRAUD**

Trésorier :
**M. Félix DUC**

Secrétaire générale :
**Mlle Thérèse HUSSON**

Membres :
**M. le Président du Conseil général de l'Isère**
**M. le Conseiller général de la Côte-Saint-André**
**M. le Maire de la Côte-Saint-André**
**M. Georges FRANCILLON**
**Mme Arlette GINIER-GILLET**
**Mlle Marie-Thérèse POIRIER**
**M. Louis TREMEAU de DRUYE**

## COMITÉ DE PATRONAGE

**M. le Préfet de l'Isère**

**M. René PUGIN**
ancien maire de La Côte-Saint-André

## MEMBRES D'HONNEUR

**Serge BAUDO**
**Colin DAVIS**
**Désiré DONDEYNE**
**Jean FOURNET**
**Alain LOMBARD**
**Igor MARKEVITCH**
**Ronald ONDREJKA**
**Michel PLASSON**
**Henri POUSSIGUE**
**Georges PRETRE**

Conservateur du musée : **Mlle Henriette BOSCHOT**

## DÉLÉGATION RÉGIONALES

Région Nord-Picardie : **M. Dominique CATTEAU**
Région Languedoc-Roussillon : **M. René MAUBON**
Région Rhônes-Alpes : **Mme Geneviève CUZIN**
(Délégué régional adjoint : **M. Dominique ALEX**)
Déléguée auprès du Festival : **Mlle Monique CLAVAUD**

# HOMMAGE A AIMÉ SUZET-CHARBONNEL

*Notre Président, M. Aimé Suzet-Charbonnel, s'est éteint à Nice le 8 juillet 1981, après une longue maladie héroïquement supportée.*

*Nous nous sommes associés, avec toute la profondeur de notre affectueuse amitié, à la peine immense de Madame Suzet-Charbonnel et de ses enfants.*

*(Photo X).*

Il est des êtres dont la silhouette nous marque de façon indélébile. De ma première rencontre avec Aimé Suzet-Charbonnel (notre première rencontre, c'était hier... en 1949), je garde un souvenir vivant et coloré.

Dans la séculaire pharmacie côtoise dont les senteurs camphrées s'harmonisaient parfaitement avec le décor et les boiseries anciennes, Aimé, aux côtés de Joseph Charbonnel, préparait de secrètes et savantes potions. La clientèle rurale et fidèle les appréciait, comme elle appréciait la vivacité, le savoir, la gentillesse de celui qui, vingt ans plus tard, allait devenir président de notre Association.

Cet homme simple, modeste et courtois, respirait la bonté. Chacun le savait. Beaucoup en abusaient. Lui en était conscient, mais cela le ravissait.

Il me donna son amitié, spontanément, totalement, avec ce naturel qui faisait son charme. Notre admiration commune pour Berlioz venait de nous réunir. C'étaient les temps héroïques de l'Association... Par la suite, chaque fois qu'il nous fallait faire face, ensemble, avec Bruno Rocher, notre ami regretté, à des situations souvent pittoresques, parfois délicates, voire dramatiques, lui, notre grand aîné, nous enveloppait de son amitié chaleureuse et cordiale et nous redevenions sereins.

Deux mois avant le grand départ, il m'avait demandé de me rendre auprès de lui, à Nice. Il voulait me parler, se confier à moi... Je le trouvai avec cette même, extraordinaire sérénité qu'il nous communiquait autrefois et qui nous apaisait.

Monument de courage et de lucidité, il me dit, au moment de notre « au revoir » :

*« J'accepte ma mort, pas celle des autres ».*

L'univers de souffrance dans lequel il luttait ne lui convenait plus. Il est parti pour un « ailleurs », vers cette patrie des âmes généreuses et sincères.

Jean BOYER

J'avais fais la connaissance d'Aimé Suzet-Charbonnel en 1961 au moment de la diffusion de mes émissions radiophoniques. C'est lui qui m'appela pour donner à l'Association dont il n'était encore que Vice-Président un nouveau départ.

Au fil des années, Aimé Suzet-Charbonnel est devenu un très cher ami ; j'appréciais ses qualités de cœur et sa générosité ; j'aimais rencontrer sa famille, si harmonieuse : Madame Yvonne Suzet-Charbonnel, toujours si accueillante aux visiteurs et si courageuse ; ses charmants enfants qui lui ont donné le bonheur de se voir entouré d'adorables petits-enfants.

Depuis deux ou trois ans, il avait commencé contre la maladie une lutte que nous ne pensions pas désespérée. Il a tout supporté sans une plainte, puisant, dans une joie fervente, la force d'assister à toutes les manifestations du Festival 1980. Je le vis encore en mars 1981 à Nice où il était installé depuis plusieurs années. Très affaibli, il retrouva toute sa vivacité et son enthousiasme en me parlant des futurs développements du Festival et de ses projets pour l'Association.

Oui, cher Président, cher ami, c'est ainsi que je vous garde dans ma mémoire, et c'est ainsi que vous resterez vivant dans notre souvenir par votre exemple fait de simplicité et d'ardeur.

Thérèse HUSSON

# ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 27 JUIN 1981

L'Assemblée Générale de l'Association Nationale Hector Berlioz s'est tenue à 16 heures le 27 juin 1981 à la mairie de La Côte-Saint-André.

M. Dominique Alex, gendre de M. Aimé Suzet-Charbonnel, nous a donné des nouvelles de notre Président, très souffrant et dans l'impossibilité de se rendre à l'Assemblée Générale. Les assistants ont chargé M. Alex de transmettre à notre Président, à Mme Suzet-Charbonnel et à toute la famille, l'assurance de leur profonde sympathie dans ces moments de cruels soucis.

M. Bergeret, maire de La Côte-Saint-André, résume les dispositions prises pour l'organisation du Festival de septembre 1981 à l'échelon côtois. Tout laisse augurer un beau succès à en juger par les demandes de location qui parviennent à la mairie.

Puis il est question de la récente émission de télévision « Le Grand Echiquier » consacrée à Serge Baudo et dont une séquence se passait à La Côte, pendant une répétition des chœurs du **Requiem**, dirigés par Bernard Têtu.

**RAPPORT MORAL ET FINANCIER**

Il est fait par M. Bottinelli qui souligne le regain d'intérêt que connaît notre Association, principalement par le biais du Festival, ce qui se traduit par de nombreuses nouvelles adhésions.

A ce sujet, notre Vice-Président invite les assistants à ne pas négliger de régler leur cotisation dont nous avons besoin pour gérer l'Association et le Musée.

Le rapport financier 1980 s'établit comme suit :

| | | | |
|---|---|---|---|
| RECETTES ..... | 162 722 | DÉPENSES ..... | 182 772 |
| Avoir au 1.1.80 ..... | 58 980 | | |
| | 221 702 | | |
| Dépenses ..... | 182 772 | | |
| Avoir au 1.1.81 ..... | 38 930 | | |

Il ressort de ces chiffres que si nous pouvons « vivre », nous ne pouvons rien entreprendre de grand pour l'instant.

L'Assemblée décide de fixer ainsi les nouveaux tarifs :

- Les entrées individuelles au musée : ..... 5 F
- Les entrées des groupes à partir de 3 personnes : ..... 4 F
- Les entrées des étudiants et scolaires : ..... 2 F
- L'usage de l'auditorium : ..... 4 F
  et pour les groupes de plus de 3 personnes : ..... 3 F

M. Bottinelli aborde alors la question des objets à vendre, de façon à accroître nos recettes : bustes de Berlioz, foulards, couvre-livres en skaï aux armes de La Côte-Saint-André ou avec signature de Berlioz.

Mme Arlette Ginier-Gillet, administrateur, accepte de prendre en main cette affaire. Toutes les suggestions devront lui être transmises. Mme Ginier-Gillet enchaîne alors sur divers aménagements pour rendre plus attrayante la disposition des objets et des livres à vendre : achat d'une table-présentoir, de quelques chaises pour améliorer la pièce d'accueil au Musée. Elle suggère de faire faire un montage audio-visuel sur La Côte-Saint-André et la vie de Berlioz qui serait présenté au Musée dans la salle du sous-sol (en projet d'aménagement). Elle aborde ensuite la question du matériel publicitaire. Il nous faut faire un nouveau tirage des belles affiches du Musée ;

- éditer une plaquette de quelques pages sur La Côte-Saint-André et le Musée ;
- diffuser l'excellent feuillet sur le Musée dû à notre conservateur Mlle H. Boschot ;
- de même pour le guide du Musée (en 3 langues) ;
- et la brochure de M. Moulin.

Proposent de s'occuper de ce chapitre M. Bottinelli (par l'intermédiaire de son gendre pour les affiches), Mlle Monique Clavaud et le Syndicat d'Initiative de La Côte-Saint-André.

## RAPPORT DU SECRÉTARIAT GÉNÉRAL

**Le bilan** de l'année écoulée se trouve, pour l'essentiel, dans le bulletin n° 15 et son supplément dont Mlle Husson indique les grandes lignes. Le tome 4 de la **Correspondance** a subi des retards par le fait que les annotateurs ont dû, en priorité, s'acquitter de leurs tâches de professeur, leur temps libre étant très mesuré. Le manuscrit se termine enfin et après la relecture et l'ultime mise au point, ce sera la remise à Flammarion.

Pour la critique musicale, il y a, maintenant, de fortes chances qu'elle soit publiée en collaboration avec l'Université Laval de Québec et notre Association. Mais nous ne nous en occuperons que lorsque le tome 6 (et dernier) de la **Correspondance** sera très avancé.

Comme il a été décidé à la dernière Assemblée Générale, nous avons commencé à mettre en place des **délégations régionales.** A ce jour, trois nominations ont été acceptées par les titulaires :

- Région Nord-Picardie : M. Dominique Catteau
- Région Languedoc-Roussillon : M. René Maubon
- Région Rhône-Alpes : Mme Geneviève Cuzin.

M. Joël-Marie Fauquet, pressenti pour la délégation de Haute et Basse-Normandie et le Centre, s'est récusé pour raison de santé. D'autres candidatures sont à l'étude de façon à quadriller totalement la France.

**A Plombières,** journées Berlioz les 11 et 12 juillet pour commémorer le 125e anniversaire du premier séjour de Berlioz dans cette ville d'eau. Au programme, le 11, une conférence d'Hevelyne et le 12 l'apposition d'une plaque commémorative (à 15 h) et un concert (à 17 h).

**En Norvège,** nous avons une antenne, animée par M. Bernard Wilt, violoniste à l'Orchestre Philharmonique d'Oslo. Il essaie de faire connaître l'œuvre de Berlioz dans un pays imprégné de culture germanique.

**Le 1er salon du livre** s'est tenu à Paris, au Grand Palais du 23 au 27 mai 1981. Nous pouvons y participer, si nous le désirons, en collaboration avec le Comité National des Associations Culturelles, dont nous faisons partie. Pour suivre cette question, nous avons désigné Mlle Evelyne Dussard, chargée des relations publiques de l'A.N.H.B.

Quant au **Centre de Documentation,** nous nous sommes finalement décidés à le prendre personnellement en main. Pour cela, nous avons besoin d'un crédit afin de rémunérer :

- 2 collaborateurs à Paris
- 1 collaborateur pour la région Rhônes-Alpes
- 1 documentaliste-conseil.

Au total, pour 1981/82 : un minimum de 15 000 F.

Il s'agit de mettre en place la documentation iconographique dont la méthode de travail est au point et les compétences réunies pour sa réalisation.

Cela fait, bien entendu, partie du projet de **salle de consultation.** En attendant son installation définitive, nous avons proposé d'y placer dès maintenant :

- 1 exemplaire de tous les ouvrages à vendre au Musée ;
- 1 exemplaire de tous nos bulletins ;
- les partitions Baerenreiter.

Pour les livres à vendre au Musée, Mlle Husson rappelle qu'elle en a fait une récapitulation remise à M. Bottinelli et qu'il est essentiel d'avoir ces ouvrages si nous voulons répondre à notre nouvelle vocation.

**QUESTIONS DIVERSES**

Elles sont traitées par Mme Arlette Ginier-Gillet qui suggère tout d'abord d'instituer, à l'instar de Paris, un « dîner Berlioz » qui aurait lieu à La Côte-Saint-André et se présenterait ainsi :

- rencontre vers 17 h au Musée ;
- visite du Musée ;
- lecture-audition ;
- puis dîner et discussion libre.

L'étude de ce projet a été accueilli avec enthousiasme par l'assistance et sera poursuivie par le Bureau côtois.

Autre idée séduisante, mais beaucoup plus ambitieuse : organiser des « Voyages sur les pas de Berlioz », par exemple :

- Allemagne du Sud (Bavière)
- Rhénanie (Bonn, Mayence, Baden-Baden, etc.)
- Londres
- l'Italie
- l'Autriche et la Hongrie
- l'U.R.S.S.
- et même la France.

Mme Arlette Ginier-Gillet et Mlle Monique Clavaud feront préparer des projets (comprenant séjour et possibilités de concerts) par deux agences de voyages.

Mme Ginier-Gillet rappelle les activités culturelles côtoises — essentiellement les concerts à l'église et les conférences dont la prochaine (d'Hévelyne) aura lieu le 8 août.

Puis notre adminsitrateur conclut en donnant quelques détails sur l'excellent travail des chœurs côtois (40 adultes, 64 enfants) dont elle assure la préparation sous la direction générale de Bernard Têtu dans la perspective du Festival 81.

L'Assemblée Générale, avant de se séparer, approuve les nominations suivantes :

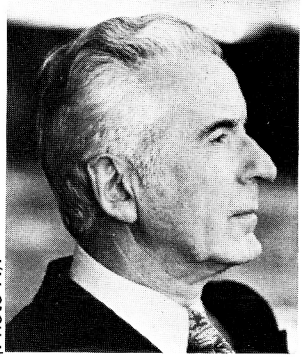
- M. Dominique Alex, délégué régional adjoint de l'A.N.H.B. pour la région Rhône-Alpes ;
- Mlle Monique Clavaud, déléguée de l'A.N.H.B. auprès du Festival.

Mme Arlette Ginier-Gillet accepte en outre d'assumer la fonction de secrétaire de notre Bureau côtois.

La séance est levée à 18 h 30.

Mais les participants ne devaient pas se séparer pour autant : se regroupant au Musée, ils ont eu à cœur d'entourer Monique Clavaud pour une amicale signature de son livre « Visages d'un masque ».

Thérèse HUSSON



(Photo X).

# NOTRE NOUVEAU PRÉSIDENT

M. Jean Boyer a été élu président de l'Association Nationale Hector Berlioz par le Conseil d'Administration le 19 septembre 1981.

M. Boyer est né à Oyeu (Isère). En marge de son activité au sein d'une affaire familiale, il a été, tout jeune, attiré par la musique et surtout par celle de son illustre compatriote.

Avec Aimé Suzet-Charbonnel et Bruno Rocher (tous trois Vice-Présidents), il anima l'Association des Amis de Berlioz dans les années 50, en organisant des exécutions de la **Damnation de Faust** et de **l'Enfance du Christ**, alors que les moyens financiers de la jeune Association étaient pratiquement inexistants.

Après la transformation de 1962 et la création de l'Association Nationale Hector Berlioz, M. Jean Boyer mit tout en œuvre pour lui donner les moyens matériels d'agrandir son audience. En 1967, malgré la multiplicité de ses activités personnelles, M. Boyer accepta de succéder à M. Lucien Hussel, à la tête de l'A.N.H.B. pour deux ans seulement, le temps de préparer et de célébrer le centième anniversaire de la mort de Berlioz.

Ainsi, c'est à l'action de M. Boyer que nous devons la restauration complète du Musée grâce à l'aide financière obtenue du Département de l'Isère. Puis, à La Côte-Saint-André, sous les halles, eut lieu le **premier festival Berlioz :**

- **le 17 juin 1969** : exécution des **Troyens** avec Régine Crespin, Viorica Cortez, Guy Chauvet, les chœurs et l'orchestre de l'Opéra de Lyon sous la direction de Jean Périsson ;
- **le 21 juin : la Damnation de Faust** avec Jacqueline Broudeur, Paul Finel, Xavier Depraz, l'orchestre du Conservatoire de Grenoble, sous la direction de Paul-Eric Steckel ;
- **le 3 juillet** : concert de l'orchestre lyrique de l'O.R.T.F. sous la direction de Pierre-Michel Le Conte : ouverture du **Carnaval Romain,** adagio de **Roméo** et **Symphonie Fantastique.**

Le 17 juin, avait eu lieu l'inauguration du Musée, dans sa partie rénovée, (les travaux d'achèvement devaient durer encore deux ans).

Le 25 novembre suivant, M. Jean Boyer, contraint par ses multiples responsabilités, se retirait comme il l'avait annoncé lors de son élection et laissait la place à M. Suzet-Charbonnel.

Depuis 1969, M. Jean Boyer ne devait jamais cesser d'aider l'A.N.H.B. : d'abord pour l'achèvement des travaux du Musée, puis à partir de 1975, pour la création du Festival Berlioz de Lyon - La Côte-Saint-André. C'est donc dans les mains d'un Berliozien averti et actif que l'A.N.H.B. vient de remettre à nouveau sa destinée.

Thérèse HUSSON

## Serge Baudo vice-président de l'A.N.H.B.

Le 19 septembre 1981, aussitôt élu par le Conseil d'Administration, Président de l'A.N.H.B., M. Jean Boyer proposa de nommer M. Serge Baudo Vice-Président de notre Association. Proposition qui fut adoptée dans l'enthousiasme.

M. Serge Baudo, en acceptant ce titre, nous a fait honneur et nous a permis ainsi de lui témoigner notre reconnaissance et notre admiration.

C'était aussi pour nous la meilleure façon d'exprimer notre volonté de nous associer encore plus étroitement à sa magnifique entreprise en lui apportant une aide totale et efficace.

## BILLET DU CONSERVATEUR

Depuis le dernier Bulletin, le Musée semble avoir vécu à l'image de ces peuples heureux qui n'ont pas d'histoire. Ou plutôt de ceux qui ne se vantent pas des chances qui leur sourient. Chance, entre autres, d'éveiller des sympathies nombreuses, des dévouements précieux, mais souvent trop discrets.

Aussi j'aimerais présenter aujourd'hui deux nouveaux amis qui, depuis trois ans, n'ont cessé de m'offrir leur aide efficace dans les circonstances les plus diverses : M. et Mme Jacques Boulard.

Jeunes et dynamiques, M. et Mme Boulard demeurent à une dizaine de kilomètres de La Côte-Saint-André. Compétente en musicologie, Josiane surveille les études de ses trois enfants, élèves au Conservatoire de Grenoble. Elle aime et connaît parfaitement Berlioz et son œuvre. Non seulement elle participe à l'accueil, au Musée, pendant le Festival, mais elle a eu l'extrême gentillesse de me conduire à Plombières, en juillet 1981, afin que je puisse représenter le Musée, en ces journées de commémoration Berlioz.

Son mari, ingénieur de grand renom, est un passionné de photographie à ses heures de loisir. Pour satisfaire mon désir de ne plus laisser les autographes exposés dans les vitrines, il a utilisé ses appareils les plus perfectionnés pour les prises de vues de ces documents. Aujoud'hui, les originaux sont donc en sécurité, remplacés, dans les vitrines, par d'excellentes photographies, plus lisibles. Nous nous devions de le féliciter du résultat obtenu et de l'en remercier très vivement.

Henriette BOSCHOT

## HEURES ET DATES D'OUVERTURE DU MUSÉE BERLIOZ

**Janvier :** fermé

**Février :** ouvert de 14 h à 17 h
fermé le lundi.
dimanche : ouvert de 9 h à 12 h et de 14 h à 17 h

**Mars à décembre :** ouvert tous les jours de 9 h à 12 h et de 15 h à 18 h.
fermé le lundi.

**Téléphone : 16/7/620.24.88**

**N.B. : Pendant le Festival 1982, le Musée Hector-Berlioz sera ouvert de 10 h à 13 h et de 14 h à 18 h, et jusqu'à 19 h les soirs de concert.**

Diffuser l'œuvre musical de Berlioz, poursuivre la réalisation de l'Edition littéraire, gérer le Musée et le transformer en instrument de travail pour les chercheurs, soutenir les trois secrétariats de la Côte-Saint-André, Paris et Lyon : voilà notre tâche.

Pour faire face, nous avons besoin de vous, sociétaires et sympathisants qui recevez ce bulletin.

**Pensez à adhérer, pensez à renouveler votre cotisation en utilisant le feuillet jaune prévu à cet effet.**
**Cotisation annuelle minimum : 40 F.**

## IMPOT - EXTRAIT DU JOURNAL OFFICIEL DU 17 AOUT 1954

En vertu de la loi du 14 août 1954 (J.O. du 17 août 1954) les entreprises assujetties à l'impôt sur le revenu des personnes physiques ou à l'impôt sur les sociétés sont autorisées à déduire du montant de leur bénéfice imposable, dans la limite de un pour mille de leur chiffre d'affaires, les versements qu'elles ont effectués au profit d'œuvres ou d'organismes d'intérêt général, de caractère philanthropique, éducatif, scientifique, social ou familial.
Pour les autres contribuables, la déduction est admise dans la limite de 0,50 pour cent du revenu imposable.

# LE TROISIÈME FESTIVAL INTERNATIONAL HECTOR BERLIOZ

## (14-22 septembre 1981)

**Concert d'ouverture** (14 septembre, place Charles-de-Gaulle à Lyon ; mardi 15, sous les Halles, à La Côte-Saint-André.)

Il fut le triomphe de la jeunesse ! Dans un programme varié, contrasté, l'orchestre régional interconservatoires et les chœurs régionaux (composés de 50 chorales) se surpassèrent sous la direction véhémente de Claude Gaultier, le nouvel adjoint de Serge Baudo.

**Concert** (14 et 17 septembre - Auditorium - Lyon.)

L'unanimité ne s'est pas faite sur l'interprétation de l'ouverture du **Carnaval Romain** et de la **Symphonie Fantastique** par l'orchestre de Paris dirigé par Antal Dorati : on a regretté l'imprécision et la mollesse d'exécution. Par contre, Jessye Norman, dans **La Mort de Cléopâtre** (le 14) et Barbara Hendricks dans **Les Nuits d'Eté** (le 17) ont eu droit à de vibrantes ovations.

**Béatrice et Bénédict** (15-19 et 22 septembre - Auditorium - Lyon.)

Donner cette œuvre écrite « avec la pointe d'une aiguille » dans une salle de 2 500 places comportait un risque qui n'a pas été totalement surmonté. Le metteur en scène est largement intervenu pour essayer d'équilibrer musique et texte en allongeant les dialogues, en doublant les personnages chantants par des comédiens et usant ainsi d'un effet de « miroir ». Tout cela est habile, mais reste discutable. Par contre il y avait un beau décor réduit à une mosaïque de sol ; des éclairages subtils ; des costumes splendides. Dommage que Jean-Louis Thamin se soit cru obligé de souligner toutes les intentions par une gestique digne des **Troyens** dans une œuvre toute de vivacité, de légèreté, de finesse... Il reste toutefois la perfection des chanteurs : Christiane Eda-Pierre, Alicia Nafé. Ian Caley, le toujours éblouissant Gabriel Bacquier. Quant aux chœurs, et à l'orchestre de Lyon, ils ont su nous transporter dans les régions sublimes d'une partition magistralement dirigée par le jeune Américain John Nelson.

**Récital Pierre Reach** (16 et 19 septembre, château Louis XI, La Côte-Saint-André.)

Voilà encore une de ces découvertes surprenantes du Festival : un jeune pianiste, d'origine tchèque, a recréé la **Symphonie Fantastique** dans la transcription éblouissante de Liszt. Un succès de curiosité qui s'est transformé en un triomphe pour l'artisan de cette exécution fascinante !

**Requiem** (18 septembre, palais des Sports, Lyon ; 20 septembre, sous les Halles, La Côte-Saint-André.)

Le sommet du Festival : 1 135 exécutants marchant comme un seul homme sous la baguette précise, sobre et efficace de Serge Baudo. Spectacle inoubliable, cette muraille humaine de 850 choristes (150 professionnels de Sofia, San Sebastian et Lyon, et 700 amateurs de 28 chorales régionales dont celle de La Côte-Saint-André). Devant eux, le double orchestre (de l'opéra de Paris et de Lyon). Aux 4 coins de l'édifice, les 4 fanfares.

Le public ? Deux fois 6 500 personnes (car on avait pu assister gratuitement à la répétition générale). Oui, Berlioz avait atteint et même dépassé son but ; car outre ce public du palais des Sports, il a eu les télespectateurs d'Antenne 2, les auditeurs de Radio-France et finalement la France tout entière qui a communié dans une seule messe, donnant ainsi à Berlioz les moyens de diffusion dignes de lui et de ses rêves jusque là inassouvis.

Rendons hommage au travail de tous et au premier de tous les artisans de cette grandiose soirée : Serge Baudo, secondé par l'admirable chef de chœurs qu'est Bernard Têtu, sans oublier le ténor, Thomas Moser dont la voix a dominé les cohortes célestes du **Sanctus**.

**Une heure d'intimité** (16, 17, 18, 19 et 20 septembre, église de La Côte-Saint-André.)

Toujours le même intérêt et la même émotion. Cette année, en se basant sur la 2e soirée des **Soirées de l'orchestre**, il s'agissait d'une véritable représentation théâtrale, d'après une idée de Serge Baudo et dans une réalisation vivante de Claude Gaultier et Monique Clavaud dont on connaît l'ardeur et la compétence.

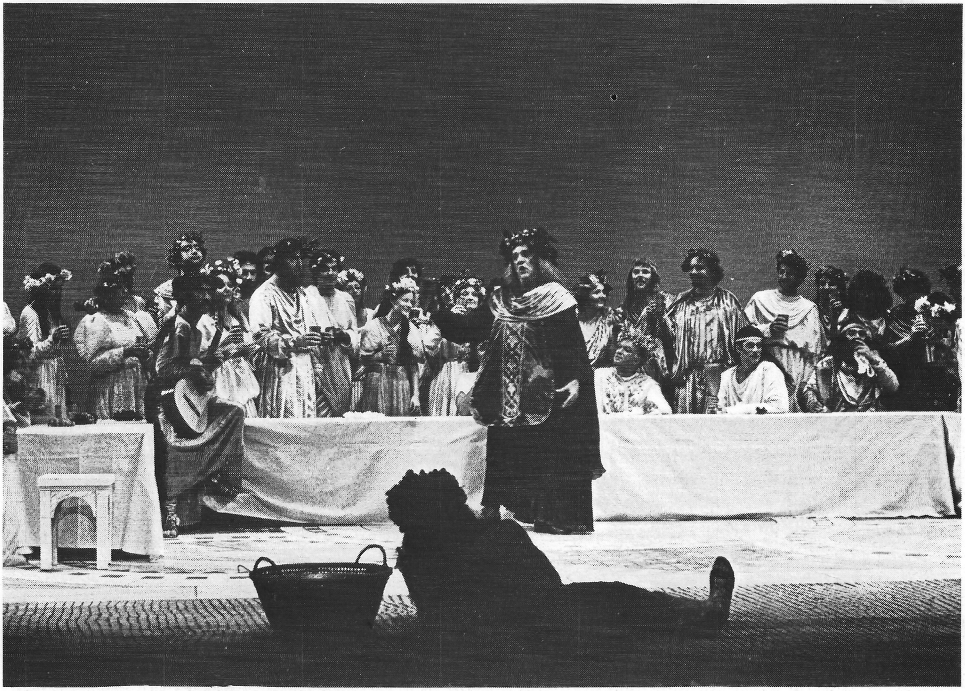
Les deux interprètes ont droit à nos compliments tout particuliers... (Yvon Chaix, dans le rôle de Berlioz, et Azize Kabouche, dans celui du harpiste ambulant.)

En marge du festival, exposition du peintre Mireille Berrard qui présentait, en hommage à Berlioz, des toiles inspirées par la plupart de ses œuvres.

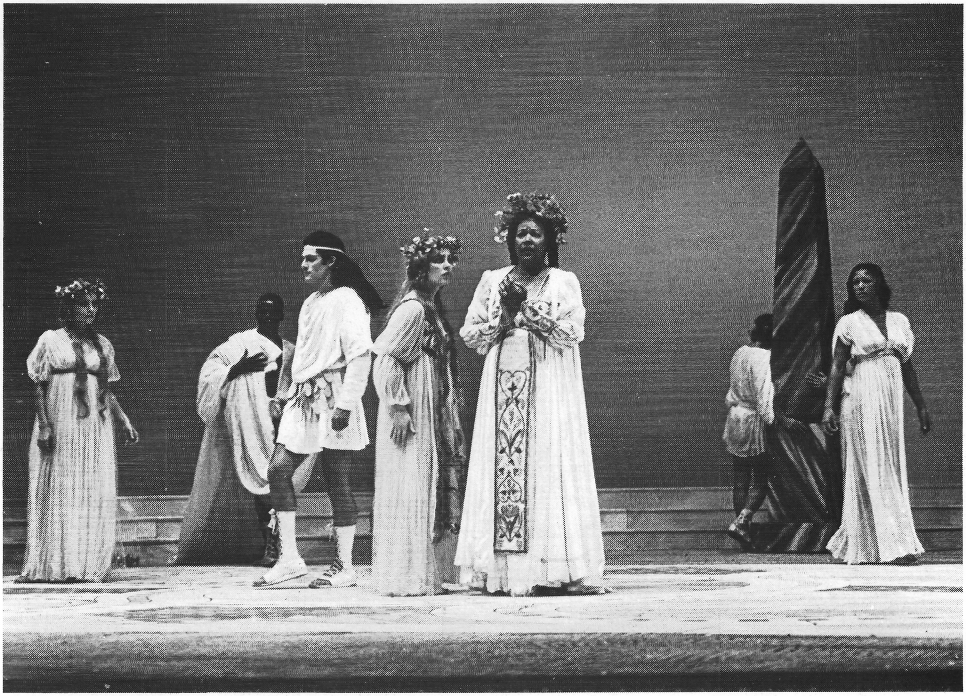
Mentionnons enfin les 6 conférences données à Lyon et à La Côte-Saint-André et qui ont été très suivies et appréciées : David Cairns a parlé de **Béatrice et Bénédict** le 15 septembre à Lyon ; Pierre Olivier nous a expliqué la passion de l'Allemagne pour Berlioz le 16 à Lyon et le 18 à La Côte-Saint-André ; Monique Clavaud a repris son exégèse de la **Symphonie Fantastique** le 16 à Lyon et le 18 à La Côte-Saint-André ; et David Cairns a conclut ce cycle de conférences le 20 septembre à La Côte-Saint-André par un magistral exposé sur le **Requiem**.

Le Festival International Hector Berlioz An III nous est apparu solidement campé sur ses bases. Tout le monde s'est plu à le reconnaître : les tâtonnements, les hésitations, les erreurs mêmes, inévitables dans une aventure d'une telle ampleur, se sont estompés. Et la critique, en général, a rejoint dans un même enthousiasme le public fervent qui vient de plus en plus nombreux aux fêtes berlioziennes de Lyon et de La Côte-Saint-André.

Thérèse HUSSON



*La vie de Syracuse (Photo Bernand).*



*Béatrice et Bénédict (Photo Bernand).*

*Requiem au palais des sports (Photo Bernand).*

*Concert d'ouverture à La Côte-Saint-André (Photo Bernand).*

# CALENDRIER FESTIVAL BERLIOZ 1982

**(18-26 septembre)**

| | à LYON (7) 860.85.40 | | à LA CÔTE-SAINT-ANDRÉ (74) 20.53.99 | |
|---|---|---|---|---|
| **Samedi 18** | 11 h 00 Auditorium<br>16 h 00 Place Ch.-de-Gaulle<br>17 h 30 Auditorium<br>20 h 30 Palais Sports | Conférence (Macdonald)<br>Concert d'ouverture<br>Concert<br>Benvenuto Cellini | | |
| **Dimanche 19** | 11 h 00 Auditorium<br>20 h 30 Auditorium | Conférence (Chailley)<br>Te Deum | 15 h 00 Eglise<br>16 h 30 Château<br>20 h 30 Halles | Une heure d'intimité<br>Harold en Italie<br>Concert d'ouverture |
| **Lundi 20** | 20 h 30 Opéra | Récital Berganza | 15 h 00 Eglise<br>16 h 30 Château<br>20 h 30 Halles | Une heure d'intimité<br>Conférence (Chailley)<br>Te Deum |
| **Mardi 21** | 11 h 00 Auditorium<br>20 h 30 Auditorium | Conférence (Chailley)<br>Enfance du Christ | 15 h 00 Eglise<br>16 h 30 Musée | Une heure d'intimité<br>Visite commentée |
| **Mercredi 22** | 20 h 30 Auditorium | Te Deum | 16 h 30 Musée | Visite commentée |
| **Jeudi 23** | 11 h 00 Auditorium<br>20 h 30 Palais Sports | Conférence<br>Benvenuto Cellini | 15 h 00 Eglise<br>16 h 30 Musée | Une heure d'intimité<br>Visite commentée |
| **Vendredi 24** | 20 h 30 Auditorium | Enfance du Christ | 15 h 00 Eglise<br>16 h 30 Château<br>20 h 30 Château | Une heure d'intimité<br>Conférence (Guichard)<br>Harold en Italie |
| **Samedi 25** | 20 h 30 Palais Sports<br>(soirée réservée) | Benvenuto Cellini | 15 h 00 Eglise<br>16 h 30 Musée | Une heure d'intimité<br>Visite commentée |
| **Dimanche 26** | | | 15 h 00 Eglise<br>16 h 30 Château<br><br>20 h 30 Halles | Une heure d'intimité<br>Concert (Berlioz et ses contemporains)<br>Enfance du Christ |

**Prix des places :** Lyon : de 60 à 150 F — **La Côte-Saint-André :** Halles et château : 15 F ; Eglise : 15 F

**Sur présentation de leur carte d'adhérents nos sociétaires bénéficieront du Tarif ''Collectivités'' (remise d'environ 20 %)**

# LE FESTIVAL BERLIOZ 1982

*Le 26 avril 1982 à Lyon, le 27 avril 1982 à Paris, M. Serge Baudo a tenu une conférence de presse au cours de laquelle il s'est expliqué sur le programme du Festival 1982 et ses orientations futures. Nous avons noté avec satisfaction l'esprit d'ouverture qui anime le directeur artistique du Festival et qui répond exactement à la dynamique berliozienne.*

Le Festival aura 4 ans cette année et nous pourrions même dire 5, puisque Berlioz dirigea lui-même son propre festival en 1845 à Lyon, après quoi..., il ne se passa rien durant 137 ans.

En 1979, entouré d'une petite équipe enthousiaste, je reprenais l'idée de Berlioz, soutenu par le maire de Lyon et son adjoint à la culture, maître Ambre, aidé dans cette entreprise par le concours inestimable du mécénat et du bénévolat. Le fait est à souligner.

Le second Festival, d'une ambition démesurée sans doute, en regard des moyens disponibles, eut le mérite (après les efforts déjà anciens de l'Opéra de Lyon et ceux de l'Opéra de Marseille) d'être à l'origne du regain d'intérêt des responsables artistiques français ainsi que des médias pour Berlioz.

Le troisième posait plusieurs problèmes en faisant un double pari. Pour ne pas trahir le compositeur, nous devions ne pas ignorer ses volontés formelles sur le plan orchestral et choral, en nous attaquant au **Requiem** et, du même coup, il nous fallait trouver ce lieu populaire de nature à provoquer le choc tant souhaité par Berlioz : la rencontre avec le grand public. Après l'auditorium, le Palais des Sports allait s'imposer.

L'ensemble des masses orchestrales et chorales triomphait auprès d'une audience conquise par l'enthousiasme d'un travail passionné.

Je garde personnellement le souvenir de l'estime que, par l'un d'entre eux, les critiques nous donnèrent le soir de la présentation du **Requiem**.

Cette soirée marqua un tournant décisif dans l'avenir de notre Festival au Palais des Sports malgré les problèmes inhérents à ce lieu. Berlioz s'y installait de lui-même. Sa conception musicale et sociale s'y déploie sans gêne et sa fine sensibilité peut aussi s'y exprimer. Certes, nous ne pourrions imaginer y entendre des tendres accents de Marie et Joseph dans **l'Enfance du Christ** pour laquelle nous n'avons pu trouver cette année le lieu idéal en raison de la restauration de l'église convoitée, mais la Sanctus du **Requiem** y trouvait toute son émotion.

Cette année, nous poursuivons notre pari en portant **Benvenuto Cellini** au Palais des Sports.

Mais est-ce vraiment un pari ?

En approfondissant la personnalité berliozienne et travaillant son œuvre, non pas d'un point de vue uniquement intellectuel de musicologue (c'est-à-dire loin de l'expérience liant l'interprète à son public, mais au contraire à l'intérieur de celle-ci), la plupart des idées que nous pouvions avoir il y a 4 ans se trouvent bouleversées aujourd'hui.

Berlioz, dans sa réalité, sa vérité, c'est celui qui mena bataille à l'Institut, à l'Opéra de Paris, à la Société des Concerts du Conservatoire, qui triompha au Cirque Impérial et dans d'immenses enceintes, qui fit acclamer sa **Symphonie Funèbre et Triomphale** devant les badauds de la rue St-Antoine.

Berlioz salle Gaveau ? Dans un théâtre à l'italienne ?

Pourquoi pas, dans le cadre d'une programmation annuelle. Mais dans le cadre d'un festival qui lui est concacré, certainement pas.

Notre devoir est de le suivre dans toutes ses démarches musicales, à la rencontre d'un vaste public, et pour cela d'améliorer au mieux les lieux utilisés.

Laissons-nous emporter dans le torrent de ses partitions en leur rendant leur vrai visage et en les révélant à la plus large audience.

Et mon Dieu, oublions les petits inconvénients acoustiques qu'il nous reste à corriger et que nous finirons par vaincre.

Avant de nous lancer dans l'aventure lyrique au Palais des Sports, et bien conscient des critiques que celle-ci, après l'expérience tentée par l'Opéra de Paris, risquait d'éveiller, nous nous sommes appuyés sur quatre expériences réalisées en concert public dans ce lieu, sous forme de test. Ces expériences pratiques, confrontées aux tests scientifiques réalisés en ce même lieu par les acousticiens de l'IRCAM, nous ont permis de franchir les obstacles les plus sérieux.

Comme je l'écrivais récemment :

« Il n'y a pas de lieu parfait sur le plan acoustique. La musique doit s'inscrire là où le public est en mesure de la ressentir à travers ses différentes formes de sensibilité. A t-on déjà rejeté les églises, les cathédrales où les conditions musicales idéales sont rarement atteintes ? A t-on rejeté les théâtres antiques — et je pense entre autres au théâtre Hérode Atticus d'Athènes où les conditions acoustiques ne sont pas toutes réunies, pas plus d'ailleurs dans les lieux de plein air en général — et ne devrait-on pas cependant regarder la foule, amoureuse de musique, se précipiter pour s'installer, même très inconfortablement, dans ces lieux de rassemblement pour son plus grand bonheur ? Le purisme, qui rejoint le nihilisme, nous conduit quelquefois à l'"anti-art", et sur ce point, le disque, qui par ailleurs a largement contribué au développement de la musique par son souci perpétuel perfectionniste, nous a amenés vers des réalisations aux techniques irréprochables, mais souvent absentes de sensibilité ».

Où est la perfection ?

La représentation de **Benvenuto Cellini,** pour une bonne part rendu à son intégralité et présenté dans une version qui aurait satisfait Berlioz, touchera près de 25 000 spectateurs en moins d'une semaine, ainsi que l'immense audience de la télévision grâce au concours de FR3 qui fait un effort très important.

Ainsi pourrons-nous découvrir ces pages dont Henry Barraud affirme qu'elles sont parmi les plus belles du patrimoine lyrique, et nous sommes convaincus que Berlioz nous pardonnera les éventuelles imperfections d'une telle entreprise.

Alfred Wopmann, dont le public a su apprécier le talent lors de sa mise en scène de la **Flûte Enchantée** au Festival d'Orange 1981, assurera la mise en scène avec la collaboration de Donald Cardwell et Carlo Boso pour la chorégraphie et les pantomimes.

Yasmina Bozin sera la scénographe de cet immense spectacle.

Les principaux rôles seront tenus par des artistes dont les qualités vocales et artistiques se joignent à leur jeunesse, et qui ne refusent pas de consacrer plus d'un mois de leur temps à répéter, en compagnie des danseurs, bateleurs, choristes et autres participants à ce gigantesque carnaval. Un tel fait devient rare dans les sphères des stars.

J'assumerai pour ma part la direction musicale de cette œuvre incomparable ; à côté de l'orchestre de Lyon, le chœur de l'Opéra de Lyon avec Dominique Debart et le Pro Musica Chorus of London animé par John Mac Carthy donneront toute l'amplitude souhaitée à la partition.

Deux grandes œuvres de musique sacrée accompagneront **Benvenuto Cellini.**

Après le **Requiem,** c'est le **Te Deum,** son "frère" dans l'esprit de Berlioz et de nombreux musicologues ; au même programme, la Cantate **Herminie.** Ce concert placé sous la direction de Marek Janowsky sera interprété par le remarquable Philharmonia Orchestra avec le concours pour le **Te Deum** de Arley Reece, les 700 choristes de nos chœurs et le Coro Easo ; Grace Bumbry pour la Cantate **Herminie.**

**L'Enfance du Christ** s'opposera à ce grand ensemble sous la direction raffinée de John Eliot Gardiner. Cette œuvre aux saveurs rares, chef-d'œuvre parmi les chefs-d'œuvre, encore peu connue, sera un moment privilégié de notre Festival.

Teresa Berganza aime aussi Berlioz. Dans le cadre de l'Opéra de Lyon, elle nous offrira à travers un programme de son choix, **les Nuits d'Été** et quelques mélodies à découvrir.

Nous retrouverons à La Côte-Saint-André la traditionnelle heure d'intimité et sous l'admirable architecture des Halles, le **Te Deum** et **l'Enfance du Christ,** sans oublier l'ensemble harmonique de la ville de Lyon, qui sous la baguette de Claude Lecointe se consacre à son tour à Berlioz. Symboliquement, c'est à lui qu'il appartiendra d'ouvrir le Festival avec notamment cette désormais traditionnelle et triomphale **Marseillaise** chantée par un groupe de nos jeunes choristes, et la participation de deux jeunes solistes du stage de Régine Crespin.

Nous nous retrouverons bien sûr au Château, où, après le succès du récital Pierre Reach l'an dernier, il nous a semblé amusant de poursuivre notre expérience en vous proposant deux programmes constitués de transcription d'après Berlioz, et des œuvres de Liszt son fidèle serviteur.

Tout ceci sans oublier une année de travail consacrée par toutes nos chorales régionales, les chœurs de l'orchestre de Lyon et de l'Opéra de Lyon, nos invités basques et anglais.

Pour la première fois à Lyon, l'Orchestre français des jeunes, créé à l'initiative de M. Maurice Fleuret, directeur de la musique au ministère de la Culture, se produira le 18 septembre sous la direction de Jérome Kaltenbach dans un programme où nous retrouverons le nom du grand admirateur de Berlioz, Olivier Messiaen.

Sur le plan pédagogique, la grande artiste Régine Crespin a accepté d'assumer un stage d'interprétation consacré à la mélodie et l'opéra français stage ouvert aux jeunes chanteurs de notre pays bien entendu, mais plus particulièrement aux étrangers désireux de venir perfectionner leur art et notre langage musical.

**La santé du festival**

Après un tel programme, doit-on se pencher sur le bulletin de santé de notre festival. Certes, car il possède un fort appétit et ne peut s'accorder de moyens réduits. L'aide de la ville de Lyon, celui de l'Etat, celui considérablement développé cette année, de par sa propre volonté, du département du Rhône, lui ont permis et vont lui permettre de faire face convenablement aux exigences berliozien-nes.

Les résultats financiers de la saison dernière ont été bons et très certainement l'afflux du public n'a pu que conforter les pouvoirs publics à continuer ou à développer leur soutien. C'est ainsi que le Festival a pu se structurer administrativement et investir dans les agencements acoustiques et scé-niques indispensables.

En deux ans, le Festival a multiplié par 3 sa capacité d'accueil et de rencontre avec le grand public. Cette année, sa jauge sera double de celle d'Orange, égale à celle d'Aix et la moitié de celle du Festi-val d'Avignon, alors que notre Festival se déroulera sur une période inférieure de 3 à 4 fois par rap-port à ces deux derniers.

**Son avenir**

En 1982, le festival achève pour l'essentiel sa première mise en valeur générale de l'œuvre de Ber-lioz.

A partir de la saison prochaine, chacun des grands ouvrages sera repris à partir d'un thème.

En 1983, celui de Faust a été retenu.

En 1984, une grande rencontre sera favorisée, Berlioz et Shakespeare.

En 1985, l'idée directrice sera Berlioz et la musique sacrée au XIX$^{e}$ siècle, à partir des grands **Requiems.**

En 1986, Berlioz retrouvera Virgile et ses **Troyens.**

**Sa diffusion**

La télévision est essentielle pour le Festival, pour l'effort qu'il représente : le tournage des **Troyens** par FR3 avait relevé de l'épopée. Celle du **Requiem** avec Antenne 2 fut plus sage. Cette année, nous continuons notre compagnonnage avec FR3 qui diffusera en direct **Benvenuto Cellini** et entamerons un dialogue avec TF1.

Radio France enfin à travers France Musique retransmettra de nombreuses manifestations avant sans doute de co-produire à partir de l'année prochaine l'ensemble du Festival.

Serge BAUDO

# DANS LA PERSPECTIVE DU PROCHAIN FESTIVAL ECHOS DU TE DEUM

*Le **Te Deum** sera donné le 19 et le 22 septembre à Lyon et le 20 septembre à La Côte-Saint-André.*

*Cette fois encore, il a fallu mobiliser une importante masse chorale et nous avons reçu des échos enthousiastes et pittoresques sur le travail qui se fait activement sous la direction de Bernard Têtu. Nous laissons la parole à deux choristes qui ont participé au grand rassemblement qui a eu lieu à La Côte-Saint-André le 27 mars 1982.*

* *
*

Le 27 mars, dans la salle des fêtes du château de La Côte-Saint-André, sont réunis près de 500 choristes des chorales régionales, parmi lesquelles la formation côtoise « Chante-Bièvre ». Belle séance de travail animée par le chef Bernard Têtu, aidé de sa talentueuse pianiste. De 14 h 30 à 22 h 30 les difficultés du **Te Deum** sont « décortiquées » et les passages délicats plusieurs fois repris. Comme l'a dit le chef, en conclusion : « Chaque chorale pourra, ''dans sa chaumière'', approfondir les conseils donnés en vue des futures répétitions. »

L'accueil des Côtois, très soigné comme à l'ordinaire, a fait oublier aux choristes régionaux les fatigues de leur journée. Grâce à un ticket-boisson offert par la municipalité, chacun a pu se rafraîchir pendant la pause. Pour le repas du soir, les membres de « Chante-Bièvre » ont préparé quelques encas, et les restaurants locaux ont fait un effort particulier pour les choristes.

Tous les participants se retrouveront bientôt à Lyon, puis à nouveau à La Côte, le 20 juin, pour compléter et perfectionner le travail commencé. Nous sommes certains qu'à l'heure du festival, en septembre, le **Te Deum** sera parfaitement au point, pour le plus grand bonheur des mélomanes et la gloire de notre illustre compositeur.

R. COTTIN,
La Côte-Saint-André

* *
*

Le public de l'auditorium Maurice-Ravel qui viendra entendre le **Te Deum** se doutera-t-il, dans cette grande salle moderne qui ne fait aucun cadeau, ni aux musiciens, ni aux chanteurs, où chaque voix résonne comme si elle était soliste, de la somme d'efforts que nécessite la réussite d'une telle entreprise ?

Sentira-t-il ce défi qu'a osé relever Bernard Têtu, de faire chanter ensemble, en « fondu », cinq cents choristes, pour la plupart amateurs, venus de tous les coins de la région ? Comprendra-t-il qu'il a fallu beaucoup d'amour pour que cette œuvre vive et que l'on rassemble tous ceux qui voulaient bien y participer ? Les isolés rattachés à une chorale, les petites chorales rattachées aux grandes, les moyens de transport mis à disposition des choristes, les sacrifices de temps, d'argent, de sommeil, de loisir consentis par ces chanteurs bénévoles et les efforts souvent bénévoles aussi des organisateurs, et les dons financiers d'un comité de soutien sans lesquels ce ne serait pas possible.

Ce samedi 27 mars, tout avait été bien préparé par une équipe d'organisateurs, pour un bon travail en commun. Le château Louis XI avait été mis à la disposition des participants par la municipalité qui leur offrait, en outre, une boisson gratuite.

Des salles du château étaient préparées pour recevoir ceux qui voudraient y prendre le repas du soir, tiré du sac. Des boissons, des gâteaux, des sandwichs vendus à prix coûtant, étaient présentés par les membres de la chorale côtoise « Chante-Bièvre », animée par Mme Ginier-Gillet. Le piano, sur l'estrade, accordé de main de maître, était prêt à fournir de riches harmonies sous les doigts habiles de Sylvie... Compliments à J.-L. Ruchon pour son sens de l'organisation... Le début de la répétition était prévu à 14 h 30 et à 14 h 30, Bernard Têtu a donné le coup « d'en voix ». Tant pis pour les retardataires !

« Tu Christe, Tu Rex gloriae... »

et... **Vive Hector !**

M. FROMENT,
Vénissieux

# La Côte-Saint-André, cité d'hier et d'aujourd'hui

***Sous ce titre une intéressante plaquette a été éditée en 1979 à l'occasion du 1er Festival, par la mairie de La Côte-Saint-André avec la collaboration de MM. Bergeret, Luyat, Berger, Casper et Carraz-Billat.***

***Nous remercions M. Bergeret de nous avoir autorisé à reproduire des extraits de ces textes propres à intéresser nos sociétaires et amis.***

* *
*

## UN PEU D'HISTOIRE

C'est à partir de l'an 1000 que l'on trouve dans les documents officiels le nom de La Côte-Saint-André « Sancti Andrea de Costa ».

Mais ce pays a déjà été, bien avant, un lieu de passage. Témoin, ce char en bronze du 7e siècle avant J.-C. découvert dans la plaine de la Bièvre en 1888. Ce char est actuellement l'une des pièces maîtresses du musée de la civilisation gallo-romaine de Lyon.

En 1271, La Côte-Saint-André, mandement de Bocsozel, passe sous la domination des comtes de Savoie. C'est de cette époque que date l'aspect de la ville. En effet, Philippe de Savoie avec l'aide de l'architecte Jacques de Saint-Georges réorganise la ville et fait construire le château. C'est de cette époque que datent les Halles et une partie de l'église.

Ce n'est qu'en 1335 que La Côte-Saint-André, au traité de Paris, par un échange entre le comte de Savoie et le Roi, devient terre du royaume. A La Côte vécut la fille de Bayard, Jeanne Terrail. L'un de ses fils eut un destin tragique. Il était à la Cour du roi François II. Après la mort de ce dernier, il suivit en Ecosse Marie Stuart dont il était amoureux. Mais, fatiguée de ses assiduités, elle lui fit trancher la tête. Poète, lié à la Pleiade, il monta à l'échafaud en récitant l'Ode à la mort de Ronsard.

Les guerres de religion n'épargnèrent pas la ville. Les revirements du baron des Adrets, un voisin, amènent une période de misère. La Côte voit sa population réduite de moitié. Avec Henri IV, la prospéritié renaît et, à partir de ce moment, l'histoire locale se confond avec celle de la France.

Son rôle économique s'affirme : La Côte est une cité à la fois rurale et d'échange. Sur le plan agricole, l'activité principale pendant des siècles sera la culture de la vigne avec tous les métiers artisanaux qui s'y rattachent. Cette culture sera peu à peu abandonnée et remplacée par la culture des céréales. Mais l'architecture traditionnelle conserve la trace de cette activité. Nombreuses sont les vieilles maisons côtoises qui possèdent une cave voûtée et un « tinnariot » (lieu où se faisait la vinification).

Dès le Moyen-Age, les halles sont la preuve de la vocation commerciale de La Côte. Au cours des siècles, ce rôle s'est maintenu. Il ne faut pas s'étonner du nombre de banques dans la ville quand on sait qu'à une certaine époque on y frappait monnaie.

## L'EGLISE DE LA CÔTE-SAINT-ANDRÉ

En l'an 1000 existait déjà un sanctuaire dédié à Saint André. Mais en 1088, Guy de Bourgogne, archevêque de Vienne, devenu pape sous le nom de Callixte II, confie cette paroisse aux moines de Saint-Ruf avec mission de construire une église neuve et un prieuré. C'est donc entre 1088 et 1102 qu'il faut situer la construction de l'église.

Les moines de Saint-Ruf, surnommés « curés blancs », (soutane blanche, ceinture noire), s'appliquaient à célébrer le culte avec le plus de solennité possible. Artistes, ils avaient aussi un atelier de sculpture où ils taillaient la pierre et ciselaient des colonnes.

Son clocher est d'origine romane. Construit en briques, à deux étages sensiblement en retrait l'un sur l'autre, percé de baies avec des croix grecques incrustées dans les angles, il ressemble aux vieux clochers clunisiens.

Le chœur est à remarquer pour ses arcs en pierre compris entre les piliers où le plein-cintre brise sa courbe.

La coupole est établie sur trompes placées dans les angles et destinées à faire passer la construction du plan carré au plan octogonal.

La Côte-Saint-André est en 1460 un bourg important de plus de 3 000 habitants. L'église est trop petite pour les habitants qui ont un curé, un vicaire et neuf religieux à leur service. On décide alors d'agrandir l'église : l'ancien chœur restera, on fera une nouvelle nef en gothique flamboyant dans les limites de la première, on élargira les bas-côtés en nefs latérales presque aussi larges que la nef centrale.

La nef latérale gauche, la seule conservée, est très belle : colonnes à demi-engagées dans les piliers et dans les murs latéraux se brisant à la hauteur et à la place des chapiteaux en un faisceau de nervures dont les vives arêtes supportent quatre belles voûtes. A remarquer le magnifique arc fleuri de N.-D. de Pitié (1518) qui décorait la chapelle des morts et de la Vierge-Marie.

La nef latérale droite lui était semblable, mais elle a été détruite pendant les guerres de religion.

Il faut admirer la beauté et la finesse de la chapelle du Saint-Sacrement ainsi que la pureté de l'arc roman qui abrite la cuve baptismale sur laquelle fut baptisé Berlioz le 14 décembre 1803.

En plus des beautés déjà citées, le visiteur pourra admirer la petite chapelle des corporations des travailleurs du bois avec leurs insignes, les quatre sculptures de la deuxième travée de droite, le Christ de jubé de grandeur naturelle qui échappa à la révolution parce qu'il fut caché par un habitant, les statues en bois doré du XVIII[e] siècle, les armoiries des religieux Récollets, etc.

C'est un bâtiment d'une grande sobriété qui accueille le croyant ou le visiteur désireux de recueillement et de silence. Cette vieille bâtisse, dotée d'une acoustique exceptionnelle, se prête naturellement à l'exécution de concerts de choix.

## LE GRAND ORGUE DE L'EGLISE DE LA CÔTE-SAINT-ANDRÉ

L'orgue de La Côte n'est pas un Cavaillé-Coll, mais une forme voisine de la manufacture d'orgue lyonnaise « Merklin », contemporaine du Cavaillé-Coll. Il date des années 1880 et comporte 18 jeux. Sa couleur musicale reste celle d'un orgue symphonique : c'est un choix pour évoquer le XIX[e] siècle, celui de Berlioz.

Remonté et harmonisé par les soins de M. Bernard Chevrier, facteur d'orgues de Lesparre en Médoc, il a la composition suivante :

**Grand orgue :** montre 8, prestant 4, salicional 8, bourdon 16, flûte H8, bourdon 8, fourniture 3 rangs, trompette 8.

**Récit :** Gambe 8, voix céleste 8, flûte octaviante 4, flûte H 8, basson hautbois 8.

**Pédalier :** bourdon 16, flûte 8, basson 16, trompette 8 (avec possibilité de clairons 4 par la suite).

**Accouplement :** tirasse-GO, tirasse-récit, récit-GO, trémolo, appel anches-GO, pédale expressive.

A noter qu'il dispose de deux claviers de 56 notes et d'un pédalier de 30 notes.

Ce choix d'une époque a incité la commission à organiser au cours de l'année 1979, une semaine « mini-festival », consacrée à l'orgue romantique et symphonique pour que le public redécouvre des musiques que l'abondance des concerts J.S. Bach a tendance à faire oublier.

L'inauguration officielle des orgues a eu lieu les dimanches 7 et 14 octobre 1979, sous le patronage de M. Louis Robillard, responsable des orgues auprès du ministre de la Culture dans la région Rhône-Alpes, avec le concours de Jean-Paul Coueffe et Jean-François Maupetit, organistes réputés à Lyon.

## LES HALLES

Il est difficile de connaître de façon exacte la date de construction de ce bâtiment. Compte-tenu des documents connus, les Halles furent édifiées entre 1257 et 1309, à l'époque du comte Philippe de Savoie, l'architecte étant maître Jacques de Saint-Georges, le premier architecte urbaniste de La Côte.

Les fondements en maçonnerie, enfouis à deux pieds et demi sous terre, calent la pierre de taille sur laquelle les piliers porteurs prennent appui. Ils sont en tronc de pyramide et la pierre vient de Voreppe. Les écartements entre les piliers sont variables. Il fallait trouver des assises solides compte-tenu de la déclivité du terrain. Le bâtiment mesure 76 mètres sur 28,75 mètres.

La toiture à quatre pans est faite en bois de charpente de la région proche. La légende veut qu'il ait été coupé et taillé sur place. La couverture, à l'origine, est en tuiles creuses venant de Thodure et de Pommier de Beaurepaire, sauf au midi, au-dessus du rang des bouchers, où la couverture est en écailles de bois (les sandoles).

C'était un lieu de marché, pôle d'attraction pour toute une région. Il y a cinq allées. Chacune était bordée de commerçants de même profession. La plus ancienne description note que la première était pour les tisserands, la seconde pour les merciers, la troisième pour les « marchands », la quatrième pour les « cuiratiers et escoffiers » (cordonniers), la cinquième pour les bouchers. Aujourd'hui, il est l'endroit où, tous les jeudis, viennent les marchands forains et où aussi, de plus en plus nombreux, des exploitants locaux proposent leur production.

Ce bâtiment eut à subir l'assaut du temps et des hommes mais fut toujours entretenu. Classé monument historique, il a été rénové récemment et garde l'aspect qu'il pouvait avoir il y a quelques siècles.

## LE CHATEAU LOUIS XI

Tous les écrivains, depuis Guy Allard au XIII[e] siècle, se sont intéressés au passé de cette ville et ont parlé de son château. N'a-t-il pas servi de résidence passagère à des princes comme le dauphin Louis, futur Louis XI, ou à des gouverneurs de la province, tel que Gaucourt, Philippe de Comminges, d'Ornano, et aux Etats du Dauphiné ?

Pour protéger sa ville neuve, Philippe de Savoie l'entoura d'une ceinture de remparts construits en briques rouges, ces matériaux du pays appelés « savoyardeaux ». Il meubla ses courtines d'un chemin de ronde, de fossés et de tours de défense placées à une distance de cent pieds l'une de l'autre.

Le château fort, bâti à La Côte par Philippe de Savoie, occupait un beau site défensif sur un éperon rocheux. Le plan carré était caractéristique des constructions militaires de Maître Jacques de Saint-Georges, car le « Chastel » de La Côte était avant tout une forteresse, mais c'était également un château résidentiel que d'autres documents de la même époque qualifient de palais (palatium).

Le château de Philippe de Savoie fut dévasté au XVI[e] siècle par les guerres et les sièges de la ville : « les ruines du château de La Côte ainsi que les fossés et les murailles de la ville furent albergés par le roi, le 29 janvier 1585, à Jean-Girard de Saint-Paul ».

Le château actuel, bâti sur cet emplacement, après avoir appartenu à la famille Dolomieu, a servi de pensionnat aux frères Maristes.

En 1905, le château devint propriété de la commune qui y installa l'école supérieure (futur lycée) et l'école primaire. Cette occupation par des scolaires ne contribua pas à la préservation de ces bâtiments et en particulier des salles classées monuments historiques. Actuellement, la municipalité, dans le cadre d'un contrat de petite ville, veut faire de ce bâtiment un centre culturel.

Un panorama grandiose s'offre à ceux qui, par l'escalier intérieur, accèdent au belvédère qui domine le château.

# CALENDRIER DES ACTIVITÉS MUSICALES A LA CÔTE-SAINT-ANDRÉ

**Dimanche 10 janvier 1982,** 17 h, église Saint-André.

Ensemble d'instruments à vent de Grenoble.
Dir. : Max Coste
Oeuvres de Mozart et Weber

**Dimanche 25 avril 1982,** 17 h, château Louis XI.

Duo piano-violon
Violon : Claire Strohl
Piano : Marie-José Breymond
Oeuvres de Ravel, Fauré, Poulenc.

**Samedi 5 juin 1982,** 20 h 30, église Saint-André

Ensemble instrumental de Grenoble
Soliste : Yvon Carracilly (violon)
Dir. : Stéphane Cardon
Oeuvres de Vivaldi (les Quatre Saisons), et Dvorak (Sérénade).

**Samedi 31 juillet 1982,** 21 h, église Saint-André

Quintette Clarinea
Oeuvres de la Renaissance et contemporaines.

*Nous rappelons que ces concerts sont organisés par le Comité de restauration des orgues, présidé par Mme Arlette Ginier-Gillet, et dont nous avions parlé dans notre Bulletin de Liaison n° 13-14 (1980).*

*Les personnes qui désirent soutenir à la fois le Comité et encourager les activités musicales de qualité à La Côte-Saint-André, peuvent souscrire un abonnement à ces concerts :*

- *abonnement ordinaire : 150 F*
- *abonnement de soutien : 200 F*
- *étudiants : 120 F*

*Pour tous renseignements, veuillez vous adresser à Mme Ginier-Gillet qui reçoit les souscriptions et, d'une manière générale, toute correspondance :*

*Madame A. Ginier-Gillet*
*2, rue Courte*
*38260 La Côte-Saint-André*
*Tél. (74) 20.41.00.*

# DEUXIÈME DÉJEUNER BERLIOZ

Le 6 décembre 1981 se sont retrouvés à la Maison des Polytechniciens une trentaine de nos amis de la région parisienne pour le deuxième déjeuner organisé par Hevelyne. Le professeur Jacques Chailley présidait cette sympathique réunion où l'on reconnaissait M. et Mme Frédéric Robert, le professeur Jean Maillard, notre conservateur Henriette Boschot, nos collaborateurs Huguette Cavé, M. et Mme Jacques Lecomte, Pierre Serna, Yves Alix, de fidèles amis : Mme Dupré, M. et Mme Gardian. Notre secrétaire générale, Thérèse Husson, accueillant trois de nos amis de la région Rhône-Alpes : Mme Carron, administrateur du Festival Berlioz, Mme Ginier-Gillet, administrateur de l'A.N.H.B. et Monique Clavaud, notre déléguée auprès du Festival, exprima le vœu que l'exemple de Paris soit ''contagieux'' et que des réunions semblables puissent se tenir dans toutes les régions de France.

A l'issue du déjeuner, Hevelyne devait évoquer le voyage de Berlioz en Italie. Nous en donnons ci-après le texte.

* *
*

**Le prochain déjeuner Berlioz aura lieu le samedi 11 décembre 1982. Nos adhérents de la région parisienne en seront avisés en temps utile par une circulaire.**

* *
*

En l'année 1831, c'est-à-dire il y a 150 ans, Berlioz partit pour Rome faire un séjour à la Villa Médicis, accomplissant ainsi la première partie des voyages d'études attachés au versement de la pension découlant du Grand Prix de Rome qu'il avait reçu en 1830.
Il prit son temps, s'arrêtant au passage à La Côte-Saint-André, écrivant à tous ses amis, essayant de rencontrer Humbert Ferrand, l'ami et le confident de toujours. Et pourtant, il a hâte de revenir, pour deux raisons : la première est qu'il laisse derrière lui sa fiancée, Camille Moke, dont il attend fièvreusement des nouvelles ; la seconde est qu'il aurait aimé ne pas rester si longtemps, après le succès de la **Symphonie Fantastique,** sans donner de concert devant ce public parisien, frivole, qui oublie les absents.

On sait ce qu'il advint des belles promesses de Camille et chacun connaît trop cet épisode mouvementé pour qu'il soit rappelé ici.

Ce qui est intéressant dans ce voyage, c'est de découvrir les réactions d'un Berlioz de 27 ans lors de son premier grand voyage à l'étranger.

D'abord, il découvre la mer et ce montagnard se prend à l'aimer. Il écrit dans une lettre à Adèle du 13 février :

*« J'ai fait une petite course en mer ce matin, je suis fort curieux d'en entreprendre une plus grande ; c'est un monstre sublime que cette mer, j'étais ravi de la voir venir lécher mes pieds sur le rivage et les couvrir de son écume en rugissant comme une bête furieuse. Ce sera beau au large. »*

La traversée entre Marseille et Livourne est difficile et Berlioz décrit, à son père, dans une lettre du 2 mars, les dangers qu'il vient de rencontrer.

Arrivé à Rome, Berlioz en repart presqu'aussitôt car il ne reçoit pas de nouvelles de sa fiancée. Au cours du retour, il tombe malade à Florence et reçoit une lettre d'Humbert Ferrand à laquelle il répond le 21 avril 1831. Cette lettre impétueuse est fort intéressante car elle contient une partie du texte que Berlioz introduira quelques mois plus tard dans **Lélio,** l'expression de son admiration pour Napoléon et son jugement sur la musique italienne. En un inénarrable dialogue franco-italien, Berlioz explique à son ami que la musique allemande qu'il aime est totalement inconnue en Italie, mais que seuls un Bellini, un Paccini — qu'il traite au passage de « misérable eunuque » — sont portés aux nues.

Son aventure amoureuse — ou plutôt son désir de vengeance — le mène jusqu'à Nice où il va se reposer, reprendre goût à la vie et composer l'ouverture du **Roi Lear** ainsi qu'une ébauche de l'ouverture de **Rob-Roy.**

Toutes les lettres du début du séjour en Italie de Berlioz reflètent son mépris pour la musique italienne et la ville de Rome. Mais il éprouve également quelques joies, entre autres celles de trouver en Carle Vernet — père d'Horace, directeur de la Villa Médicis — un admirateur de Gluck et de rencontrer Mendelssohn sur lequel il portera un jugement fort élogieux.

Les lettres que Berlioz écrit d'Italie nous éclairent sur ses goûts esthétiques en dehors de la musique. En parlant d'un coucher de soleil dans une lettre à Nancy datée du 9 mai 1831, il s'écrie :

*« Dieu ! quel coucher de soleil !... Quel Claude Lorrain ! »*

Deux mois plus tard, le 8 juillet 1831, Berlioz parlera à sa sœur Adèle de la *« beauté raphaëlique que je n'ai encore vue qu'en Italie ».*

En cherchant dans sa correspondance du moment, on découvre ses réactions devant les monuments classiques, mais également les paysages sauvages et, si le lecteur a l'impression, malgré la beauté des descriptions, que Berlioz n'est pas profondément sensible à tout ce qui l'entoure, c'est simplement parce qu'il n'est pas seul, que les compagnons de l'académie l'irritent et que la musique que l'on joue en Italie lui déplaît suprêmement, qu'elle soit religieuse ou théâtrale.

Pourtant, Berlioz ne perd pas son temps malgré ses flâneries et son mécontentement : il compose **Lélio** et commence cette partition sur la route de Rome. Mais rester longtemps à Rome lui est insupportable : il file à Tivoli, s'établit à Subiaco, admire les cascades, les montagnes, s'enchante de tout.

Au mois d'octobre, il part pour Naples, visite tout d'abord le tombeau de Virgile, s'intéresse au couvent des Bénédictins du Mont Cassino, mais toute la magnificence des édifices qu'il visite ne crée pas en lui autant d'enthousiasme que la baie de Naples et la nature du sud de l'Italie.

Le 3 octobre est consacré à une excursion sur le Vésuve. La description qu'en fait Berlioz prouve qu'il a ressenti un véritable jouissance à s'approcher si près d'un lieu aussi dangereux. Il est l'homme des passions fortes et ce que la nature offre de plus violent était bien pour le séduire et retenir sa sensibilité d'artiste :

*« Enfin nous sommes arrivés au milieu de la plus profonde obscurité dans le grand cratère ; il est aujourd'hui plein de lave presque jusqu'au bord, et il y a deux mois qu'il avait cinq cents pieds de profondeur. On marche sur ces croûtes brûlantes, en enjambant des crevasses dans lesquelles on voit de la lave rouge, immobile, à six pouces des pieds. Nous sommes parvenus jusqu'à un ruisseau de lave assez gros qui exhale une odeur sulfureuse si forte qu'on peut à peine respirer ; pourtant nous avons tenu bon quelque temps et pris du bout de nos bâtons, en détournant la tête à cause de la chaleur, quelque morceaux du liquide brûlant. De temps en temps la lueur des éruptions sortant du milieu du cratère nous faisait distinguer tout l'ensemble du magnifique tableau. Rien n'est plus beau que cette pluie de roches rouges, fondantes, retombant d'une hauteur immense après l'explosion, et roulant sur les flancs extérieurs du cône, où ils demeurent ensuite fixés sans s'éteindre, comme un collier ardent autour du col gigantesque du volcan. »*

A la fin de cette longue lettre, écrite sur plusieurs jours, Berlioz évoque Virgile et retrouve toute l'émotion de son enfance. Il visite Pompéi et l'on ne peut pas imaginer que Berlioz ait pu écrire autre chose que ces lignes :

*« Je pestais en moi-même contre les circonstances qui m'empêchaient d'être seul, errant, la nuit, au travers des colonnes et des ombres de colonnes, vu de la lune seulement, et libre de me livrer à tous les caprices de mon impressionnabilité (pour ne pas toujours dire* ***imagination****). Il doit être beau de pouvoir rêver ainsi au milieu du silence, marchant sur les grandes dalles polies, dans ces longues rues retentissantes, à travers les temples et les palais ; d'aller s'asseoir dans le grand théâtre antique, penser aux Sophocles, aux Euripides ; de voir en frémissant s'agiter derrière le nuage du passé, au milieu de l'immense amphithéâtre, les gladiateurs, les lions, les tigres, et, plus effrayant encore, ce peuple altéré de sang, poursuivant de regards avides le cœur de la victime déchirée par l'ongle ou par le fer d'un animal désespéré, et applaudissant à ses dernières pulsations. J'aurais bien voulu dormir dans un de ces jolis appartements pavés en mosaïques qu'on se figure peuplés de belles, drapées à la grecque, au regard fier, impérieux, qu'environnaient de ravissantes esclaves jouant de la lyre et chantant la volupté. »*

Le rêve s'efface. De retour à Rome, les lettres de Berlioz deviennent plus prosaïques ; à coup sûr, il s'ennuie et médite un départ plus tôt que prévu par le règlement. Il l'annonce dans une lettre à Adèle datée de Rome le 22 décembre 1831.

En conclusion, pouvons-nous dire que ce séjour à Rome a été totalement inutile ? Nous ne le croyons pas. Berlioz a éprouvé par les paysages et la musique populaire de profondes impressions qui resteront à l'état latent et qui surgiront quelques années plus tard dans **Harold en italie** et dans **Benvenuto Cellini.**

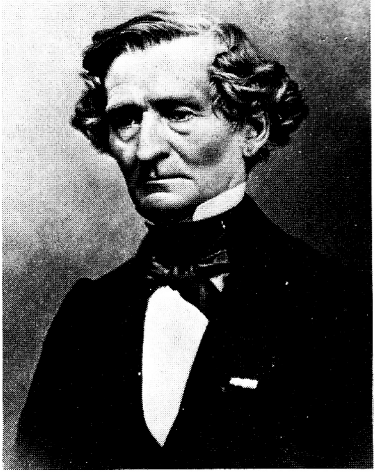
Il était tentant, mais malheureusement trop long, de faire une comparaison entre la correspondance de Berlioz avec sa famille et ses amis et le texte du **Voyage en italie** inséré dans les **Mémoires.** A chacun d'entre-vous d'entreprendre cette recherche.

Saint-Ouen, le 28 novembre 1981
Hévelyne

## 11 DÉCEMBRE 1803 - 11 DÉCEMBRE 1981

L'Association Nationale Hector Berlioz a célébré l'anniversaire du compositeur à La Côte-Saint-André : à 20 h place Hector-Berlioz, dépôt d'une gerbe au pied de la statue ; et à 20 h 30, salle du district, projection du film « Festival 81 à La Côte-Saint-André », suivie d'une conférence de René Maubon, notre délégué régional (Languedoc-Roussillon) sur **l'Enfance du Christ.**

Bravo pour cette initiative et nos compliments aux organisateurs de cette manifestation.



(Photo Reuthriger).

# LA MORSURE DES RATS

En général, quand un ancien chef-d'œuvre est remis en scène après la mort de l'auteur, c'est le roi Lear qui n'est plus roi ; le théâtre c'est le palais de ses filles, Goneril et Régane, où fourmillent les serviteurs irrévérencieux qui maltraitent les officiers de l'hôte illustre, lui manquent à lui-même de respect (...) jusqu'à ce que Lear, poussé à bout par tant d'outrages, sorte enfin courroucé, renonçant à cette hospitalité parricide, et, seul avec son fidèle Kent et son fou, dans la nuit et l'orage, sur la bruyère déserte, délirant de douleur, s'écrie : « Foudres du ciel, grondez, frappez ma tête blanche ! crevez sur moi, froids nuages ! ouragans, arrachez et dispersez ma chevelure ! vous le pouvez, je vous pardonne, à vous, vous n'êtes pas mes filles !... » Et nous qui sommes les fous dévoués, avec le fidèle Kent, le noble Edgard et la douce Cordelia, nous ne pouvons que gémir et environner la majesté mourante de notre amour et de nos respects. (...)

Et l'on raille un grand maître, encore vivant par bonheur, pour les murailles fortifiées qu'il élève autour de ses œuvres, pour ses impitoyables exigences, pour ses prévisions inquiètes, pour sa méfiance de tous les instants et de tous les hommes. Ah ! qu'il a bien raison, le savant musicien, le savant homme, de toujours imposer pour la représentation de ses nouvelles œuvres des conditions ainsi formulées : Vous me donnerez tels chanteurs, telles cantatrices, tant de choristes, tant de musiciens, tels musiciens et tels choristes ; ils feront tant de répétitions sous ma direction ; on ne répétera rien autre que mon ouvrage pendant tant de mois ; je dirigerai ces études comme je l'entendrai, etc., etc., etc., etc. (...)

C'est seulement ainsi que les grandes compositions complexes de l'art musical peuvent être sauvées et garanties de la morsure des rats qui grouillent dans les théâtres de France, d'Angleterre, d'Italie, d'Allemagne même, de partout. Car, il ne faut pas se faire illusion, les théâtre lyriques sont tous les mêmes ; ce sont les mauvais lieux de la musique, et la chaste muse qu'on y traine ne peut y rentrer qu'en frémissant. Pourquoi cela ? Oh ! nous le savons trop, on l'a trop souvent dit, il n'y a nul besoin de le redire. Répétons seulement (qu'un chef-d'œuvre) ne sera jamais dignement exécuté **en l'absence de l'auteur,** que sous la surveillance d'un artiste dévoué qui la connaît parfaitement, depuis longtemps familier avec le style du maître, possédant à fond toutes les questions qui se rattachent à la musique et aux études musicales, profondément pénétré de ce qu'il y a de grand et de beau dans l'art, et qui, jouissant d'une autorité justifiée par son caractère, ses connaissances spéciales et l'élévation de ses vues, l'exerce tantôt avec douceur, tantôt avec une rigidité absolue ; qui ne connaît ni amis ni ennemis ; un Brutus l'Ancien qui, une fois ses ordres donnés et les voyant transgressés, est toujours prêt à dire : **I lictor, liga ad palum** ! Va, licteur, lie au poteau le coupable ! » — Mais c'est M..., c'est Mlle..., c'est Mme... — **I lictor !**

Vous demandez l'établissement du despotisme dans les théâtres ? me dira-t-on. Et je répondrai : Oui, dans les théâtres lyriques surtout, et dans les établissements qui ont pour objet d'obtenir un beau résultat musical au moyen d'un personnel nombreux d'exécutants de divers ordres, obligés de concourir à un seul et même but ; il faut le despotisme, souverainement intelligent sans doute, mais le despotisme enfin, le despotisme militaire, le despotisme d'un général en chef, d'un amiral en temps de guerre. Hors de là il n'y a que résultats incomplets, contresens, désordre et cacophonie.

Hector BERLIOZ
(**A travers Chants,** éd. Guichard,
Gründ 1971, p. 235-237)

# LA PREMIÈRE VERSION DU « RETOUR A LA VIE »

Tandis qu'il composait son **mélologue,** en face du morceau « scène de la vie de brigand », Berlioz crut bon de lancer sur sa page un jet d'encre rouge, à défaut de se taillader une veine ou d'asperger le sang tout frais d'un ennemi. De là bien des commentaires. Naïveté, puérilité, esbrouffe intempestive ; aucun sens du ridicule, mais le sens de la parade poussé jusqu'à la plus dérisoire mascarade. L'« artiste », héros de l'œuvre, — qui ne s'appelait pas encore « Lélio » — est-il décidément un pourfendeur de moulins à vent, un Don Quichotte névralgique, écorché vif, intarissablement spasmodique, beau ténébreux devant son propre tribunal, mais « Père la Joie » pour ses railleurs camarades ?

Tâchons d'y voir plus clair. Derrière la masse capillaire popularisée par le ciseau de Dantan, et par plus d'une caricature, se cache le regard bleu foncé de celui qui, à ving-huit ans, consumait son ultime adolescence. Quelle œuvre justement, mieux que le **Retour à la vie,** saura l'exprimer, dans sa vaste fresque, suite de tableaux enlevés à coups de brosse, et d'aquarelles diffuses et douces, voire de délicates miniatures !

En ce temps-là il aimait Camille Moke... et comme tout bon romantique pensait être aimé, tout en se torturant. Déjà, n'avait-il pas été amoureux de la lointaine Harriet Smithson, cette comédienne ! N'avait-il pas déliré et battu la campagne jusqu'à ce que certaines insinuations de Camille lui laissent croire que la belle artiste n'était pas lointaine pour tout le monde... Alchimiste, il a transformé sa douleur en musique. Camille ? Il lui a offert sa **Symphonie Fantastique,** d'abord exaltation d'Harriet, puis impitoyable mise à mort de son idéal amoureux.

Certes il n'a pas pris la peine de vérifier les dires de Camille. Mais elle est pianiste, artiste, jeune fille, non, esprit de l'air, Ariel ! Et quelle interprète... quelque jour elle se brûlera l'âme à jouer ainsi, même s'il est entendu qu'elle préfère la virtuosité clinquante à l'expression de certains adagios de Beethoven, qu'elle exécute cependant, pour lui faire plaisir.

Les beaux romans d'amour bourgeois auraient pu finir pour Hector et Camille comme dans cette désopilante (et inquiétante) caricature de Marcellin : contaminé par le piano, ce joli hochet duquel il se méfiait pourtant un peu, Hector avec Camille, tout comme dans la lithographie en question, se seraient assis devant l'instrument à la mode, mais allongé de quelques mètres ; à leurs côtés, par ordre décroissant, trois ou quatre enfants. Concert de famille.

Heureusement, la vie a de la mansuétude pour les génies. Il fallut que Berlioz fît exprès de décrocher en 1830 le Prix de Rome, qu'il fût obligé de décamper en Italie (mal gré seulement), et que la belle « profitât » de l'absence de son pauvre soupirant pauvre pour épouser le riche Pleyel, facteur de pianos, (qui du reste ne fut pas heureux longtemps.)

La tragédie dès lors se déroula selon les normes les plus romantiques. Aux actes sombres devait succéder le dénouement sanglant. Berlioz ou l'honneur dauphinois.

Dès qu'une lettre de l'hippopotame (il s'agit de la mère de Camille) lui apprit sa disgrâce, le lauréat du Prix de Rome se hâta de se faire confectionner une robe de femme de chambre, afin de pénétrer incognito au domicile de la parjure. Muni d'un tel équipage, il ne le perdit pas moins à un relais de poste, s'en fit broder un autre sur-le-champ, vérifia si ses pistolets étaient chargés et — en cas de panne — si ses « rafraîchissements » (ainsi disait-il des flacons de laudanum et de strychnine) étaient dans ses poches. Car j'ai oublié de vous dire qu'après le meurtre de Madame et Monsieur Pleyel et de l'hippopotame, il allait se suicider.

Mais comme la vie a décidément de la mansuétude pour les génies, Berlioz ne put renoncer à son fidèle amour, la musique, et rentra à Rome. C'est chemin faisant qu'il eut l'idée du « retour à la vie. »

Ne croyez surtout pas que j'aie souri. Je ne vais pas dire, contemplant Berlioz en costume de femme de chambre, depuis mon vingtième siècle, non je ne vais pas dire, comme Henry Barraud, « défroque grotesque avec laquelle il lui a plu de se camper devant la postérité. » La postérité a sans doute beaucoup de bon, mais le mérite de Berlioz, c'est son éternelle jeunesse. Et qui veut comprendre « le retour à la vie » doit, en compagnie de Berlioz, et sans fausse pudeur, attendre, espérer, murmurer, rugir, blasphémer, prier, tempêter et fondre en larmes. Le paroxysme des sentiments prépare le **mélologue,** l'explique. Certes, il n'a pas rédigé là une confession directe, mais ce n'en est pas moins sa vie, plus vraie de sa transposition artistique.

J'ai beaucoup insisté sur la partie biographique, non pour raviver la vieille querelle qui consiste à se demander s'il est nécessaire de connaître la vie de l'auteur pour... etc. Mais ici le contexte biographique est précieux pour comprendre les différences entre les deux versions du **mélologue,** la première étant de 1831-32, la seconde, remaniée en 1855 à la demande de Liszt. En ce cent-cinquantième anniversaire de la création, c'est à cette première version que je m'attacherai, la seconde, qui est définitive, servant de point de comparaison.

Avant de pénétrer dans le **mélologue,** il faut affirmer avec force sa profonde complicité avec le scénario de la **Symphonie Fantastique,** dont il est la suite. Après les deux exécutions de ce diptyque auxquelles il m'a été donné d'assister (Lyon 1979, Orange 1981), que de commentaires ébahis n'ai-je pas entendu parmi le public ! La **Fantastique** est le cheval de bataille des concerts, et sa popularité est si rassurante qu'elle dispense de s'interroger sur sa signification. Mais ensuite ! « Quel est ce fou, » disait-on, « qui vient parader et nous apostropher d'entrée de jeu avec son ''Dieu ! je vis encore !'' Etait-il donc mort ? Que nous font ces allusions à cette voix de Bacchante, à une prétendue ronde infernale autour d'un tombeau ? Nous n'avons vu ni chanter ni danser. Ce **mélologue** (quel drôle de nom) est d'une excentricité qui passe les bornes. »

Hélas ! je ne le redirai jamais assez : le grand public ignore le programme de la **Fantastique,** ignore qu'il s'agit d'un amoureux qui, découvrant (ou imaginant) l'infidélité de sa belle, s'empoisonne à l'opium, se manque, et dans son délire, rêve qu'il la tue, puis qu'on le guillotine, et que la femme aimée, transformée en sorcière, vient danser autour de sa tombe. C'est l'oubli de ce programme qui est la cause profonde de l'incompréhension du **mélologue.**

Revenons donc à notre œuvre.

Une première remarque s'impose : en 1832 Berlioz est plus bavard, parce que plus spontané. Plus tard, il supprimera plus d'un paragraphe qui nous avait aidés à pénétrer mieux son univers. Voici les principaux passages de 1832 qui ne trouvèrent plus grâce en 1855.

— Quelques vers de Hugo, extraits des **« Feuilles d'Automne »** ouvrent le mélologue :

« Certes, plus d'un vieillard sans flamme, sans cheveux,
Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux,
Pâlirait, s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,
Mon âme, où ma pensée habite comme un monde ;
Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai tenté,
Tout ce qui m'a menti comme un fruit avorté ;
Les amours, les travaux, les deuils de ma jeunesse ;
Mon plus beau temps passé sans espoir qu'il renaisse ;
Et quoique encore à l'âge où l'avenir sourit,
Le livre de mon cœur à toute page écrit. »

Nul doute que ce fragment ne tende à Berlioz un miroir (brisé) complice... mais le cœur d'un romantique est un Phénix qui renaît de ses cendres. Le culte pour Hugo devant s'affaiblir, ces vers disparurent.

— L'artiste, après son réveil, entend **derrière la scène** son ami Horatio chanter la ballade du pêcheur. La seconde version est plus intéressante. L'artiste **entend intérieurement un souvenir,** ce qui a le mérite d'introniser un orchestre idéal qui se manifestera encore.

— Nous rencontrons à présent un hommage à deux géants : Shakespeare et Beethoven. Du premier, Berlioz précise en 1832 : « colosse tombé dans un monde de nains ». Il est révélateur de constater qu'il associe le musicien au dramaturge. Cette louange n'en est pas moins accompagnée d'une vengeance précise :

« Le même sort était réservé à Beethoven » (il parle de l'incompréhension envers Shakespeare.) « Avant qu'un sublime orchestre eût révélé aux Français ses prodigieuses symphonies, et, de sa main puissante, forcé les fronts les plus rebelles à se courber devant la statue du grand homme, que n'avait-on pas dit ? Que de cris ! que d'injures ! Aujourd'hui même, connaît-on le nombre étonnant des magnifiques compositions qu'il jeta, pour ainsi dire, au vent, en les écrivant pour le piano ? Elans spontanés d'une âme brûlante, profondes et sublimes méditations, où le génie de l'auteur semble, en planant dans les cieux, conserver encore des souffrances de la terre un mélancolique souvenir..., inappréciés, presque inconnus... La plupart des exécutants ne peuvent les rendre, et ceux qui le pourraient ne le veulent pas. ''Il faut des succès dans le monde, disent-ils, et Beethoven ennuierait.'' Oui, des êtres dépourvus de sensibilité et d'imagination, à la tête prosaïque, au cœur sec et froid... Malheureusement, ils abondent dans l'empire de la mode, et veulent encore s'établir juges de ce qui ne fut jamais fait pour eux. »

Ce passage vise sans nul doute la coquette virtuose Camille ; le temps adoucit la rancune et conduisit à supprimer cette petite pique. Dommage : car cela privait du même coup de l'allusion à Beethoven et du jumelage d'un écrivain et d'un musicien, une des rares preuves de fusion des arts à une époque où on en parlait beaucoup sans la pratiquer guère.

— Trace en creux ensuite, paradoxalement dans la première version : il y a bien une chanson de brigands passablement misogyne, mais pas la moindre indication de pantomime de l'artiste, pourvu d'un attirail impressionnant, (cartouchier, carabine, sabre, pistolets). C'est pourtant Berlioz mûri qui a ajouté cette prestation, sujet d'agacement pour plus d'un spectateur. C'est sans doute que si en 1832 il était hanté par un désir (littéraire) de brigandage, il ne pressentait que confusément la valeur profonde de ce comportement ; nous dirions « défoulement , un psychiatre, « psychodrame ». Instant paroxystique où les mots, impuissants à traduire, la violence de l'exaspération, passent le relais aux gestes. C'est là un trait de psychologie plus fin qu'il ne paraît aux représentations, où ce passage est souvent manqué ou encore non « joué ».

— Après ce temps d'action (fût-elle imaginée) l'artiste qui s'est laissé griser par un rêve d'amour se ressaisit et revient à la charge. Et en 1832, il a cette intéressante exclamation : « Nouveau Faust, plus incrédule, aussi dégoûté des sensations vulgaires, et non moins affamé de bonheur, je n'ai pas comme lui la ressource de la magie pour réaliser mes rêves. » En aura-t-il causé des ravages, ce conte philosophique, fantastique... humain ! Enivré de **Faust** dès 1828, Berlioz ne peut s'empêcher de le saluer ici. Il ne le fera plus en 1855, sans doute parce que les fragments (**huit scènes de Faust,** sabbat de la **Fantastique** et cette allusion) auront mûri et abouti à la **Damnation.** Une fois de plus, la disparition de cette référence est regrettable : elle avait le mérite de compléter la trinité modèle : Schakespeare, Beethoven, Goethe.

— Une autre disparition est également regrettable. Voici le texte original :

« Dieu ! il y a peut-être encore tant de choses grandes et neuves à faire pour un esprit libre et hardi ; le champ des défrichements est si vaste. Nouveau Colomb, Beethoven a découvert une autre Amérique, à laquelle il manque un Cortez et un Pizarro pour l'explorer. Heureux ceux auxquels une si glorieuse tâche est réservée !... Mais ces intrépides aventuriers trouveront-ils des armes et des soldats ? les armateurs voudront-ils leur confier des vaisseaux ? Ah ! je crains bien que le Mexique et le Pérou ne demeurent encore longtemps inconnus. Décourageantes pensées ! »

Le 21 avril 1831, Berlioz écrivait à sa famille :

« Oh ! mon jeune et sublime orchestre, nous nous reverrons donc !... Nous avons de grandes choses à faire ensemble. Il y a une Amérique musicale, dont Beethoven a été le Colomb, je serai Pizarre ou Cortez. »

Le compositeur de 1855 ne pouvait plus s'identifier au fringant novateur — du moins aux yeux du public, même s'il continuait inlassablement à défricher des terres inconnues. Ces figures d'aventuriers caractérisent bien Berlioz et s'apparentent au personnage du brigand, permettant de corriger quelque peu son image turbulente pour voir davantage en lui un être de Liberté.

— La dernière différence essentielle réside dans la conclusion. Avant la **Fantaisie sur la Tempête,** l'artiste de 1832 voit arriver les élèves d'**Horatio** et ne leur tient aucun langage de chef, alors qu'en 1855 il s'agit de ses élèves que lui-même dirige. Après ce morceau, dans la version 1 le rideau se baisse ; dans la version 2, Lélio s'adresse encore aux exécutants, puis, resté seul, entend la mélodie de l'idée fixe qui détrône l'orchestre réel au profit de l'orchestre idéal. Cette conclusion, que ne pouvait évidemment concevoir le jeune homme, a le mérite de l'équilibre.

* *
*

Il reste à dire pourquoi l'artiste s'appela Lélio : ce prénom est emprunté à un conte de George Sand, **La Marquise,** paru dans la **Revue de Paris** en décembre 1832. Lélio était acteur ; un marquise s'éprit de lui : simple échange de regards, mais fervent au point que Lélio se douta de la passion qu'il inspirait. L'aventure n'alla guère plus loin : les « amoureux » comprirent que ce n'était pas là un sentiment réel et renoncèrent à se revoir. Berlioz retint le prénom et la situation acteur-spectateur.

Spectateur, oui, car, le cœur vide d'amour, il lui fallait un nouveau rêve — ou un ancien, rajeuni. Il se remit à songer à Harriet.

On connaît la suite : le retour à Paris, les difficiles fiançailles avec sa (jadis) belle actrice, le mariage... La **Fantastique** commencée pour Harriet, continuée pour Camille, sa suite était offerte à nouveau à la première. « Etrange persistance d'un souvenir », s'exclamait Lélio.

* *
*

Au terme de cet essai je voudrais affirmer encore toute la richesse du **mélologue,** qui donne largement matière à un livre. En esquissant ici, simplement, les variantes de la première version, je voulais tenter de la tirer de l'oubli complet alors que la seconde version, elle, sort à peine du purgatoire ! Tentatives (et réussites) étonnament audacieuses, modernes, disent certains, jeunes, répondent d'autres, œuvres attachantes parce qu'apparemment déroutantes, ces deux versions présentent un Berlioz total.

Finalement, une des variantes les plus importantes est peut-être celle-ci : le jeune Berlioz qualifie ses rêves d'amour de « poétiques illusions » et l'homme mûri de « dangereuses illusions ».

Si Berlioz avait encore corrigé son **mélologue** vers 1864, à une époque où il retrouvait Estelle, son amour d'enfance, quel adjectif aurait-il choisi ?

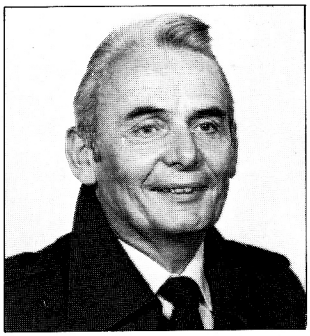
* *
*

Berlioz amer et amoureux, découragé ou aventurier, brigand de génie et pourfendeur, puis tendre, Berlioz spontané ayant tour à tour en main la plume du critique et celle du compositeur, signait avec ce **mélologue** — mélange de paroles et de musique — une de ses œuvres les plus captivantes.

Mais n'en a-t-il pas été ainsi tout au long de sa vie ? Et ne pouvons-nous pas dire que sa carrière artistique, jalonnée de partitions et d'écrits, est elle-même un immense **mélologue ?**

Monique CLAVAUD

*Il n'est pas dans notre intention de « présenter » Jean Fournet dont le nom figure parmi ceux des plus grands chefs internationaux. Il a dirigé la plupart des formations parisiennes ; il a sillonné le monde à la tête des orchestres étrangers les plus réputés. Successivement professeur de direction d'orchestre à l'Ecole normale de musique de Paris, puis au Cours international de Hollande, on l'a vu diriger chaque année les représentations françaises de l'opéra de Chicago. Il a signé une discographie importante qui lui a valu plusieurs grands prix du disque. A ce maître qui connaît toutes les nuances de son métier, il nous a paru intéressant de demander son avis sur la façon de diriger Berlioz à un moment où son œuvre est de plus en plus largement diffusée.*



(Photo X).

## « Interpréter la musique de Berlioz telle qu'elle est écrite... »

# UN ENTRETIEN AVEC JEAN FOURNET

**Q.** : Que représente la musique de Berlioz pour vous, dans vos goûts et dans votre carrière ?

**J.F.** : J'ai toujours été un berliozien enthousiaste et convaincu et je continue !

**Q.** : Mais, comme vous avez aussi, entre autres, une réputation bien établie de debussyste, comment expliquez-vous vos affinités avec ces deux musiciens qui passent pour être éloignés l'un de l'autre ?

**J.F.** : Berlioz, évidemment, représente à merveille le romantisme français. Pourtant, n'est-il pas au fond un classique qui a fait craquer le cadre ? Ce qu'on oublie trop souvent, ce sont les moyens techniques qu'il a employés pour obtenir exactement ce qu'il voulait et qui en font, si l'on peut dire, un « romantique organisé ». Il en est de même pour Debussy qui, avec son étiquette d'impressionniste — qu'il n'appréciait d'ailleurs pas — mettait au service d'une inspiration géniale et d'une sensibilité extraordinaire, une science et un raffinement très réfléchis. Il faut donc pour interpréter fidèlement ces deux compositeurs comprendre leur langage et suivre scrupuleusement toutes les indications très précises dont ils ont émaillé leurs partitions.

**Q.** : Votre vision de la musique de Berlioz a-t-elle évolué avec le temps ?

**J.F.** : Vous savez, de toutes façons, on évolue ! Ce qu'il y a de passionnant dans notre art, c'est qu'on l'approfondit sans cesse et qu'on découvre toujours quelque chose de nouveau qui avait pu nous échapper dans le passé.

**Q.** : Quelles sont les œuvres de Berlioz que vous avez dirigées en concert ?

**J.F.** : J'ai fait à peu près tout ! En premier la **Fantastique** et la **Damnation de Faust,** les ouvertures, l'**Enfance du Christ, Roméo et Juliette** que j'ai dirigés en Hollande et dont je vais donner les extraits symphoniques à la BBC la saison prochaine ; **Harold en Italie,** œuvre peut-être moins « public » et pourtant très représentative de Berlioz. Je l'ai donnée dernièrement en Allemagne. Et bien entendu, le **Requiem** que je dirigeais encore l'an dernier au Concert Gebouw d'Amsterdam.

**Q.** : Vous êtes toujours très rigoureux dans vos interprétations. Ce qui, d'ailleurs, les rend très séduisantes à nos yeux. Que pensez-vous d'un style d'interprétation qui fleurit beaucoup à l'heure actuelle dans Berlioz : tempi précipités, libertés prises avec la partition ?

**J.F.** : Pour vous répondre, je vais me reporter à ce que je vous disais à l'instant, concernant les moyens qu'employait Berlioz pour s'exprimer et réaliser avec précision tout ce qu'il avait à dire. Il est absolument évident que certains interprètes, loin d'être fidèles aux indications de l'auteur, se servent de ses œuvres à des fins personnelles, spectaculaires, ce qui fausse bien souvent le jugement du public.

Voulez-vous deux exemples parmi cent autres ? Dans la **Fantastique,** le solo de cor anglais du début de la **Scène aux Champs** est souvent interprété comme une romance expressive, voire emphatique, alors que l'auteur a précisé dans la façon dont il l'a écrite qu'il s'agissait tout simplement d'un pâtre jouant de façon naïve, presque maladroite, un fragment de mélodie plus ou moins improvisée. De même, à la fin de cette **Scène aux Champs,** les bruits lointains de tonnerre, indiqués par le compositeur, sont hélas trop souvent interprétés comme un concerto de timbales pour impressionner sans doute plus fortement l'auditoire.

**Q.** : Quelles œuvres de Berlioz avez-vous enregistrées ?

**J.F.** : J'ai commencé avec la **Damnation de Faust** et le **Requiem** en 1942 et 1943. J'avais respectivement 29 et 30 ans. C'était vous le savez, en 78 tours. Il fallait donc d'abord découper l'œuvre entière en tranches d'à peu près 4 minutes, en essayant de ne pas couper n'importe où. Ensuite, on enregistrait un passage sur la cire ; mais si on voulait l'écouter, parce qu'on n'était pas très sûr du résultat, la cire était bonne à jeter et il fallait recommencer.

## CHRONIQUE DAUPHINOISE

A Bourgoin-Jallieu, le 7 mars 1982, à l'occasion du brillant récital de la pianiste polonaise Halina-Czerny-Stefanska, a eu lieu la projection d'un film sur la tournée en Pologne de l'orchestre de Lyon et de son chef, Serge Baudo. Un texte d'accompagnement plein de poésie et illustrant admirablement la nostalgie, la grandeur et l'enthousiasme de ce pays, était dû à Monique Clavaud.

Beaucoup de musique de Berlioz, et c'est justice, accompagnait le texte. Pourquoi ne pas diffuser largement ce film aux images émouvantes ? Demandez-le directement à Monique Clavaud, 12, rue Vaucanson — 38300 Bourgoin-Jallieu.

* *
*

## LA CHAISE-DIEU

Le XIVe Festival de la Chaise-Dieu (Auvergne) a réservé une place de choix à Berlioz pour son concert de clôture ; la Pologne était encore à l'honneur avec l'orchestre philharmonique de Katowice sous la direction de Karol Stryja. Le **Te Deum** brilla de tout son éclat grâce aux 450 exécutants en disposition éclatée, avec les chœurs : « Musique Université », chœurs d'enfants Guillaume Bony ; au grand orgue : Henri Delorme.

Le **Te Deum** était précédé des **« Nuits d'Eté »** interprétées avec délicatesse par Victoria de Los Angeles.

Une foule enthousiaste, vibrante et chaleureuse ne ménagea pas ses rappels : sept fois le chef dut revenir. Un triomphe dû à l'exceptionnelle inspiration et cohésion de tous les artistes. Ce que nous avons exprimé à la direction du Festival et dont voici la réponse :

« Chère Madame,

Je tenais à vous dire que votre aimable lettre du 14/09/1981 nous a fait le plus grand plaisir car les encouragement de cet ordre redonnent courage à toute l'équipe dans les moments les plus difficiles.

Nous conservons donc votre lettre parmi les messages de sympathie du Festival de la Chaise-Dieu.

Avec tous mes encouragements pour votre action au sein de l'Association Nationale Hector Berlioz, je vous prie de bien vouloir agréer, Chère Madame, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Le président
Guy RAMONA »

La presse a été, elle aussi, unanime dans les éloges ; nous ne pouvons que nous réjouir une fois de plus de ces succès qui nous vont droit au cœur.

Marie-Thérèse POIRIER

* *
*

La cantatrice Janine Fourrier, professeur au conservatoire de Paris, a organisé avec trois autres professeurs, un stage de chant, piano et accompagnement au piano à La Côte-Saint-André, du 13 au 25 juillet 1981. Une trentaine de stagiaires y ont participé.

Devant ce succès, une association s'est constituée et un prochain stage doit avoir lieu à La Côte-Saint-André en juillet 1982.

* *

*

## En prélude au festival Berlioz 1981 : une conférence d'Hévelyne

(Maison du district - La Côte-Saint-André - 8 août 1981)

— Berlioz, connaissez-vous ?
— Ah oui ! le musicien qui fait du bruit !

Qui de nous n'a entendu cette « remarque », préjugé enraciné solidement dans la mémoire collective, transmettant de Berlioz non pas un portrait, mais une caricature !

Eh bien, c'en est assez des caricatures, des idées fausses, des images schématiques. Assez de ces prétendus concerts à mitraille, dans lesquels intervenaient des canons. Berlioz est aussi un être de douceur et de délicatesse ; c'est cet aspect si méconnu de sa personnalité que nous présentait Hévelyne, venue de Saint-Ouen, toute vibrante de sa passion pour Berlioz. « La tendresse et l'amour » chez le musicien côtois, tel était le sujet de sa conférence — chez le musicien et l'écrivain, du reste, puisque nous pouvions entendre des passages de sa correspondance aussi bien que des extraits musicaux. Nous écoutions là une biographie fort attrayante, Hévelyne rattachant subtilement l'évocation de la vie et les citations à l'anthologie musicale, alliant, par exemple, la mort de la première femme de Berlioz, Harriett Simthson, interprète de Shakespeare, à **La mort d'Ophélie,** (morceau trop peu connu) ou encore la chanson du jeune marin Hylas dans **Les Troyens,** à l'évocation du fils de Berlioz, marin lui aussi.

Remercions Hévelyne de ses choix judicieux dictés par une connaissance profonde de Berlioz ; remercions Charlotte Dumas pour la sensibilité avec laquelle elle sut lire la correspondance et remercions aussi Paul Renault qui avait effectué les enregistrements.

Ainsi, après cette conférence, pouvions-nous emporter une image aussi vivante que celle que nous laissa Ernest Legouvé, ami et contemporain de Berlioz, en écrivant de lui : « C'était une créature pathétique, excessive, ingénue, violente, insensée, sensible, mais avant tout, sincère ».

Monique CLAVAUD

** Notre administrateur, M. Louis Trémeau de Druye, a donné quelques conférences à l'Association, Valentin-Hauy de Lyon sur Tchaïkowski (29 octobre 1981), sur Beethoven (le 15 novembre) et deux sur Berlioz (15 décembre et janvier 1982).*

** Dans le cadre des manifestations célébrant le bi-millénaire de Virgile et organisées par l'Institut culturel italien de Strasbourg, M. Roger Delage a donné le mardi 17 novembre 1981 une conférence avec illustrations musicales sur* ***Berlioz et Virgile.***

** M. Yves Hucher a redonné le 9 janvier 1982 au Centre universitaire méditerranéen de Nice sa conférence sur* ***Berlioz et Virgile*** *; puis le 3 février, au Capitole de Toulouse, une conférence sur la* ***Damnation de Faust,*** *enfin le 20 mars, aux grandes conférences d'Antibes :* ***Berlioz en Italie,*** *avec illustrations musicales et diapositives.*

*M. Yves Hucher, auteur d'un* ***Berlioz*** *paru dans la collection des « Classiques Hachette de la Musique » nous signale que ce livre en est à sa deuxième édition... en espagnol et qu'il a été également traduit en finlandais.*

* *
*

** Nos félicitations à Katherine et Basil Reeve pour la naissance de leur fille Anne Elizabeth le 18 mai 1981, à Minneapolis (U.S.A.)*

** M. et Mme Fort nous ont annoncé la naissance à Lyon de leur troisième enfant Marie-Xavier, le 11 septembre 1981. Nos compliments aux heureux parents.*

** Nous avons appris avec joie le mariage de Jean-Christophe, fils de notre ami Jean Maillard, avec Mlle Marie-Christine Fauré le 30 juillet 1981 à Toulouse.*

# LE FESTIVAL DE BUXTON EN DERBYSHIRE

## (22 juillet - 10 août 1980)

La juste importance que peut avoir à nos yeux le festival Berlioz de Lyon ne doit pas détourner notre attention d'initiatives et d'événements comparables dont le mérite revient à d'autres pays que le nôtre. Je n'aurai donc garde de passer sous silence le festival de Buxton de l'été 1980, auquel j'ai eu le bonheur d'assister, et où notre Hector national avait la place d'honneur.

Ce festival semble s'être donné pour but, depuis sa création, d'illustrer musicalement l'œuvre d'un écrivain britanique. Walter Scott avait, en 1979, précédé Shakespeare qui était le choix de 1980. Mais, comme il pouvait y avoir, dans ce motif d'inspiration, matière à plusieurs festivals à venir, les organisateurs se sont sagement bornés à n'envisager que l'influence exercée par Shakespeare sur notre grand musicien romantique, sans, pour autant, épuiser ce vaste sujet.

De deux intéressantes expositions, l'une illustrait abondamment le thème choisi par le festival, l'autre en prolongeait l'un des motifs, la rencontre de Harriet Smithson en 1827. Il s'agissait, en l'occurence, d'une véritable exposition picturale, consacrée à la représentation, au XIX[e] siècle, des héroïnes de Shakespeare. Les peintres anglais, les préraphaëlites en particulier, y figuraient en une série de portraits d'actrices en costume de scène ou de tableaux où diverses héroïnes apparaissaient telles qu'en l'imagination de l'artiste.

Le festival suivit un peu, à sa manière, l'exemple donné, l'année précédente, par celui de Lyon. Il y eut, en effet, sur la scène de l'opéra de Buxton, une tentative d'interprétation théâtrale de la **Fantastique** et de **Lélio**, essai légitime, en ce qui concerne ce dernier ouvrage, où la place du texte parlé l'emporte largement sur celle de la musique qui n'en est que l'illustration. Par contre, la **Fantastique**, pour musique à programme qu'elle soit, ne comporte pas de texte parlé, et, si nous ne devons pas blâmer Malcolm Fraser, le metteur en scène, d'avoir voulu entreprendre une tâche aussi redoutable, il faut bien admettre que la présence sur scène, devant l'orchestre, d'un acteur figurant Berlioz en personne, au milieu d'un bric-à-brac d'ameublement 1830, ne pouvait que desservir fâcheusement l'audition de l'œuvre. Encore aurait-il fallu que l'acteur choisi, à défaut de ressembler vraiment à Berlioz, eût au moins fait preuve d'une connaissance intime de l'époque et de la faculté de savoir l'évoquer par la silhouette, les attitudes, et, dans **Lélio**, l'art de la déclamation même. Anton Lesser, jeune acteur au demeurant fort talentueux dans d'autres emplois que celui-ci, ne parvenait à aucun moment à nous faire oublier, sous la défroque romantique, l'homme du vingtième siècle et de sa génération en particulier. La pantomime devant l'orchestre n'en était que plus irritante et il ne se racheta en rien dans **Lélio**, tant son élocution manquait de style et de ce sérieux dans l'emphase et le panache qui, seul, peut nous faire accepter une rhétorique propre au romantisme français et où Berlioz, tout brillant écrivain qu'il fût par ailleurs, n'a produit qu'une pâle imitation de Châteaubriand, Sénancour, ou Lamartine. Les inflexions délibérément comiques et faubouriennes de l'acteur soulignaient malencontreusement des outrances et des enflures qu'une traduction anglaise ne pouvait elle-même effacer. La langue anglaise, par essence, réaliste et positive, ne s'accommode que mal de la rhétorique dans laquelle la nôtre peut arriver à se complaire. Le traducteur, Hugh Mc Donald, n'était donc pas en cause. Il était d'emblée impossible de donner en anglais une version convaincante d'une prose dont le romantisme d'outre-Manche n'offre aucun équivalent.

Il serait difficile, dans ces conditions, de faire le compte-rendu équitable de l'interprétation de la **Fantastique** par le BBC Northern symphony orchestra, sous la baguette d'Edward Downes. Celle de **Lélio**, œuvre moins familière, fut belle et, surtout, marquée par l'irruption du baryton Thomas Allen en brigand et par l'accent et le style authentiquement romantiques qu'il sut donner à sa chanson. On ne pourrait rêver plus saisissante traduction du byronisme très français de Berlioz.

Cet admirable chanteur nous donna par ailleurs des preuves de son sens étonnant de la déclamation lyrique française, dans **Hamlet**, opéra d'un musicien presque contemporain de Berlioz, puisque né en 1811. Thomas Allen, Malcom Fraser, le metteur en scène, Anthony Hose, le chef d'orchestre, aidés du décorateur, John Gunter, et de tous les interprètes, accomplissent ici une exemplaire réhabilitation d'Ambroise Thomas, ce compositeur tant décrié et qui, s'il n'est certes pas l'égal de Berlioz, n'a vraiment rien à envier à bien des musiciens de théâtre de son siècle qui n'ont pas un métier et une sûreté de plume comparables. Hamlet est au même titre que le **Roméo** de Gounod et le **Don Carlos** de Verdi, que l'**Africaine** aussi, un produit typique du Second Empire dont il illustre l'esthétique avec un égal éclat. Il est donc intéressant de le comparer aux **Troyens** qui, eux, se réfèrent davantage à la tragédie lyrique de Gluck, Méhul, Chérubini ou Spontini.

# JOURNÉES BERLIOZ A PLOMBIÈRES - 11 et 12 juillet 1981

Il y a 125 ans, Berlioz arrivait à Plombières-les-Bains pour y suivre une cure. Il trouva le pays délicieux et revint l'année suivante.

Il y a 125 ans, Berlioz commençait la composition des **Troyens** et il profita de son séjour pour écrire quelques morceaux de son opéra dans le site enchanteur de la Fontaine Stanislas, près de Plombières.

A la même époque, l'Empereur Napoléon III vint lui-même suivre une cure et ordonna divers embellissements de la ville (rénovation des thermes, construction d'une église nouvelle etc.).

L'Office du tourisme, présidé par Mme Claude et M. Roland Conilleau, conservateur du musée Louis-Français à Plombières, a organisé deux journées Berlioz les 11 et 12 juillet 1981 en souvenir de ces événements.

Elles s'ouvrirent sur une conférence d'Hévelyne sur le thème : « Berlioz à Plombières, écrivain humoriste et compositeur », dans laquelle la conférencière cita les écrits humoristiques que Berlioz adressa au **Journal des Débats** et précisa — lettres de Berlioz et musique à l'appui — quels furent les morceaux des **Troyens** composés au pied de la fontaine Stanislas : il s'agit du **Chœur de la populace troyenne** et du **Récitatif et air de Cassandre** au début du 1er acte, (Nos 1 et 2), du **Récitatif et chœur** n° 39 avec Panthée et les chefs troyens, du **Duo** n° 40 entre les deux sentinelles troyennes au début de l'acte 5 et du **Chœur** n° 17 au début du 3e acte.

La conférence, illustrée de diapositives présentées par M. Conilleau, fut suivie d'un débat intéressant. On peut relever entre autres une question sur les opinions politiques de Berlioz vis-à-vis de Napoléon III et de la politique du 19e siècle en général, ses rapports avec Paganini, ses affinités avec Delacroix, son rôle dans le développement des instruments de musique et même une question sur **Lélio**.

Mais la journée la plus riche fut celle du dimanche 12 qui vit l'inauguration d'un bas-relief sculpté dans un rocher de la fontaine Stanislas. Cette œuvre du sculpteur Daniel Petitgenêt représente une tête de Berlioz surmontée d'une main tenant la baguette de chef d'orchestre. La sculpture fut dévoilée par notre conservateur, Mlle Boschot, en présence du député des Vosges, M. Valroff, de M. Mallet, vice-président des Amis de Napoléon III, de Mme Claude, présidente de l'office du tourisme, de M. Conilleau et d'Hévelyne ainsi que de nombreuses autres personnalités.

La journée devait se poursuivre dans l'église de Plombières, construite sur les ordres et grâce à la générosité de Napoléon III. L'orchestre de Lorraine, dirigé par Michel Tabachnick, interprêta avec fougue, passion et talent l'ouverture de **Benvenuto Cellini** et la **Symphonie Fantastique.**

Les fêtes de Plombières se terminèrent à une heure avancée de la nuit par un spectacle Son et Lumière rappelant le passage, à travers les siècles, d'un grand nombre de personnages célèbres : Montaigne, Voltaire, Joséphine de Beauharnais, Napoléon III, Cavour et bien entendu Berlioz dont la musique retentit à nouveau pour clore des journées qui resteront dans notre mémoire comme un enchantement.

# NOS AMIS DISPARUS

**Tony AUBIN** est décédé le 22 septembre 1981.

Né à Paris en 1907, il fut l'élève de Noël Gallon et de Paul Dukas au Conservatoire de Paris où il devait lui-même enseigner la composition en succédant en 1946 à Roger Ducasse.

On lui doit des symphonies, un oratorio, un drame lyrique **(La jeunesse de Goya)** créé à Lille en 1974, des œuvres de musique de chambre, musique de films, musique de scène, compositions radiophoniques, des ballets, des mélodies.

Elu à l'Académie des Beaux-Arts en 1969, il était depuis plusieurs années membre du Comité d'Honneur de notre Association

Fidèle à la tradition, Tony Aubin a transmis à ses élèves la vraie connaissance de leur métier, les ayant convaincus qu'il fallait connaître l'héritage transmis avant de le remettre en cause.

Pour tous les musiciens, il était un compositeur maître de son art autant qu'un homme de culture et d'esprit.

Notre ami et délégué pour la Belgique, Monsieur René Bruyerre, nous a appris le décès de sa femme, **Madame Marthe Bruyerre,** le 20 janvier 1982. Ecrivain, productrice à la radio belge, marionnettiste, collaboratrice de son mari, Mme Bruyerre laisse le souvenir d'une femme pétrie de douceur et de courage. Nous renouvelons à Monsieur René Bruyerre l'assurance de notre sympathie attristée.

C'est avec tristesse que nous avons appris le 15 mars 1982 le décès de **Madame Nora Auric.**

Que le maître Georges Auric trouve ici l'expression de notre profonde sympathie et de nos condoléances émues.

Nous ne voudrions pas passer sous silence la disparition en 1981 de **Bernard GAVOTY,** critique musical, conférencier, écrivain. Tous nos amis connaissaient son peu de sympathie pour Berlioz. Il avait hérité, en cela, des opinions déviées d'Emile Vuillermoz et d'un certain nombre de critiques et d'artistes écoutés de cette génération. Nous l'avions rencontré quelquefois et essayé de lui démontrer que son opinion n'était en réalité fondée que sur la méconnaissance de l'œuvre de Berlioz. En 1979, au cours de l'exécution étonnante de **Lélio,** au premier festival de Lyon, nous avons entendu (étant assis juste devant lui) Bernard Gavoty s'exclamer : « ... Quelle musique ! C'est prodigieux ! Mais Berlioz a tout inventé ! Même la télévision. » Il semblait bouleversé par la découverte qu'il venait de faire. Du reste ses compte rendus témoignent de cette amorce de conversion !

Il n'est plus maintenant. Nos querelles ont cessé. Mais devant cet homme qui supporta et cacha stoïquement sa dernière et longue maladie, nous tenions à nous incliner et à rendre un sincère hommage à cette grande figure de la vie musicale.

Nous avons appris avec peine le décès en avril 1982 de **Madame Moulin,** l'épouse de M. Pierre Moulin qui fut, pendant de si longues années, notre secrétaire-trésorier.

Nous prions leurs enfants de trouver ici l'expression de notre sympathie et de nos condoléances sincères.

Thérèse HUSSON

# POUR LE TOMBEAU DE BALZAC

## Souscription nationale

Le tombeau de Balzac au Père-Lachaise est en péril.

Malgré des réfections effectuées en 1933 et en 1961, la dégradation constante du monument par les intempéries nécessite aujourd'hui son remplacement. D'autant plus que, récemment, des mains sacrilèges l'ont mutilé.

Les Amis de Balzac ont ouvert une souscription afin que ce tombeau soit restauré et pour que le nouveau monument rassemble auprès du génial écrivain les dépouilles mortelles de son père, de sa sœur et de sa grand'mère, dont les sépultures sont menacées de disparition.

Comme l'œuvre immortelle de Balzac, son tombeau appartient au patrimoine national. A la souscription ouverte pour sa restauration doivent contribuer tous les lecteurs de **La Comédie Humaine**, tous ceux pour lesquels ce trésor littéraire de l'Humanité — connu et apprécié du monde entier — ne peut se dégrader ni périr.

Les dons doivent être envoyés par chèque bancaire ou par chèque postal (compte 30 740 29 B La Source) à la Société des Amis d'Honoré de Balzac, 45, rue de l'Abbé-Grégoire, 75006 Paris, avec la mention : Pour le tombeau de Balzac.

Merci d'avance de votre réponse et de votre générosité.

La cérémonie pour laquelle Berlioz se vit commander le **Requiem** n'était-elle et ne pouvait-elle être **que** « militaire » (p. 43) ? Il eût été préférable de mentionner simplement le septième anniversaire des Journées de Juillet, ce qui aurait probablement dissipé auprès de certains lecteurs l'idée fausse, et encore très répandue, selon laquelle le **Requiem** aurait été composé pour les funérailles du général Damrémont (décembre 1837) sous prétexte qu'il attendit cette occasion pour être, enfin, exécuté !

L'excellent paragraphe consacré à **Roméo et Juliette** (p. 44) laisserait deviner — à tort ? — que l'auteur adopte la vision de Claude Ballif d'une « Tétralogie symphonique » dont **Roméo** serait le troisième volet et la **Grande Symphonie Funèbre et Triomphale** le quatrième, lequel fait l'objet d'une simple mention historique. On n'en a pas fini de se méprendre sur ce dernier ouvrage tant à cause de ses intentions que de son orchestration. A ce sujet, l'on regrettera que Dominique Bosseur passe sous silence ce que Berlioz peut devoir, par delà Beethoven, aux musiciens de la Révolution française dont son maître Lesueur. On est assurément libre de se montrer là-dessus circonspect comme Pierre Boulez et de tenir même la sublimation de leurs efforts chez Berlioz pour « géniale mais imparfaite ». Mais ce problème posé franchit, évidemment, les frontières de la seule esthétique. Quoiqu'il en soit, ne discerner aucune attache de Berlioz avec des prédécesseurs français en général — fut-elle secondaire — est regrettable. Ce qui laisse entendre que le réveil d'un art engourdi que sonnait en 1830 la **Symphonie Fantastique** aurait été subit, sans que rien, absolument rien ne le laisse entrevoir, ou tout au moins n'en ait accumulé auparavant les matériaux. Berlioz, pour parler le langage de Boulez, a ramassé tout un « faisceau de disponibilités » ; lequel reste à inventorier.

L'auteur rappelle très justement « l'hégémonie italienne ou italianisante qui régnait sur le genre lyrique et entravait la production de tout autre type de musique ». Signaler la dictature de fait — ou dictature opérationnelle — qu'exerçaient à l'Opéra Meyerbeer et Halévy — dictature peut-être plus redoutable encore que celle d'un Lully, appuyée sur des bases juridiques — n'interdit pas, semble-t-il, d'étendre cette considération à l'Opéra-Comique où trônaient pareillement Auber et Adam, mais aussi au ballet, en ce qui concerne à coup sûr le musicien de **Giselle.** Or, s'est-on interrogé sur ce qu'aurait pu concevoir et réaliser — fut-ce à partir du même argument de **Giselle !** — Berlioz dans le domaine chorégraphique. Le **Menuet des Follets, la Valse des Sylphes** ou les airs à danser des **Troyens** font assurément regretter l'absence de ballet — forme symphonique libre et à programme — au catalogue de Berlioz.

Et à propos de « catalogue », on déplorera que le **Te Deum** n'ait pas été mentionné : si les partitions de Berlioz sont d'amples dimensions, elles ne sont pas pour autant considérables sur le plan numérique.

Dernier détail, infime — et d'ordre pas seulement biographique — Berlioz est-il mort « seul » uniquement sur le plan familial ? Nous posons la question à Dominique Bosseur, tout en sachant fort bien qu'elle ne pouvait y apporter de réponse explicite dans le petit espace qui lui était imparti ! (6)

Frédéric ROBERT

(1) Serviclub Messidor, 13, boulevard Bourdon, 75004 Paris.

(2) Voir le texte d'une remarquable clarté qui accompagne l'album édité par les disques CBS où figurent la **Symphonie Fantastique** et **Lélio** (dir. Pierre Boulez ; récitant Jean-Louis Barrault).

(3) Préface aux **Mémoires** de Berlioz (2 vol.), classiques Garnier-Flammarion, 1969.

(4) D'où ce post-romantisme qui, au temps de Wagner, explosera littéralement chez César Franck ou sera contenu, refoulé, voire figé par Saint-Saëns que sa recherche, exacerbée et à la longue asséchante, d'une certaine perfection formelle, rapprochera des poètes **parnassiens.** Le Parnasse — qu'il est sans doute dangereux de limiter en littérature à la poésie — n'aurait-il pas eu de « correspondance » dans l'art musical ?

(5) On regrette d'autant plus l'absence de toute mention des mélodies de Gounod qu'elles constitueront **l'unique** source de la mélodie chez Gabriel Fauré (voir **Venise**) et feront école même chez un Duparc dont la conception générale est pourtant plus proche de Berlioz.

(6) En ce qui concerne la discographie chaque compositeur est — très justement — représenté par une ou plusieurs œuvres entières : Berlioz par **Harold en Italie.** Nous ne discutons pas ici de la version choisie que nous savons **imposée** aux auteurs contraints de puiser dans un très petit nombre de catalogues. On pourrait, en revanche, débattre du choix de l'œuvre. Mais là encore la prudence est de règle : les auteurs n'ont-ils pas écarté les seules versions disponibles pour eux des autres ouvrages et pour des raisons qui ne sont pas nécessairement subjectives ? On aurait tort de voir dans la discographie le reflet des seuls goûts personnels de Brigitte et Jean Massin ou de leurs collaborateurs.

* *

## **HECTOR BERLIOZ : VISAGES D'UN MASQUE** - Littérature et musique dans la **Symphonie Fantastique** et **Lélio ;** par Monique Clavaud. Préfaces de Serge Baudo et Sylvain Cambreling.

« La symphonie de Monsieur Berlioz est un roman, » publiait la presse pour la création de la **Fantastique.** Tout un programme, quand on sait que Berlioz a écrit « ma vie est un roman qui m'intéresse beaucoup. »

En transparence de cette musique si célèbre (et pourtant si mal connue) se déchiffre une double histoire à clés, qui commence par les délices... tourmentées des amours enfantines : Hector a douze ans et compose le début de la **Fantastique** pour une belle indifférente de dix-huit ans. C'est ensuite une passion dédaignée pour une tragédienne, avant les fiançailles avec une pianiste — idylle qui s'achèvera en équipée vengeresse, en projet de meurtres et de suicide manqués.

La page biographique engendre la partition de la symphonie, sous-titrée **Episode de la vie d'un artiste,** et sa suite théâtrale, **Lélio,** one-man-show avant la lettre, plein de bruit et de fureur, de rêve et de tendresse.

Pour être un vrai héros dans le bal masqué du romantisme, Berlioz se reflète aussi dans le miroir des livres : René prince de l'errance, Werther soupirant malheureux, Hoffmann amant des cauchemars, Faust initié aux ténèbres.

Vie, littérature et musique : pour celui qui faisait de sa symphonie un roman, ce livre est le roman de la **Fantastique.**

### ECHOS DE LA PRESSE :

Brigitte Massin **(Panorama-Musiques)** : « Un livre-document pour tous ceux qui souhaitent travailler sur la **Fantastique** et sur **Lélio. »**

Françoise Malettra **(Diapason)** : « Pour une fois, le savoir et l'érudition n'interviennent que pour favoriser une sensibilisation plus profonde à l'homme et une vibration nouvelle à l'écoute de sa musique. »

Robert de Fragny (compositeur) : « Document solide, musclé, creusant à fond le sujet, étude passionnante, véritable hymne d'amour ».

Tous renseignements chez l'auteur : Mlle Monique Clavaud, 1 allée Athéna, « Athéna II », 10e étage, 69100 Villeurbanne

* *
*

* **François Lesure,** conservateur en chef du département de la Musique à la Bibliothèque Nationale, et éditeur du Tome V de la **Correspondance Générale** de Berlioz (1856-1860) a publié en 1981 : **Debussy, Iconographie musicale.** Un Debussy en images présentées avec infiniment de goût et commentées avec pertinence. (Editions Minkoff-Lattès, 188 pages).

Et un autre ouvrage renfermant 252 écrits du compositeur, la plupart inédits, avec de nombreuses illustrations et une préface de François Lesure (Ed. Hermann, 294 pages).

* *
*

* **M. Gaudefroy-Demombynes,** membre de la Société de Musicologie, nous a fait l'honneur de nous écrire pour nous préciser l'action qu'il avait menée en faveur de Berlioz depuis de nombreuses années.

Membre des jurys de l'université Laval à Québec, de l'université du Western Ontario, d'Oran, de Bordeaux et du conservatoire Darius-Milhaud à Aix-en-Provence, M. Gaudefroy-Demombynes a consacré à Berlioz des centaines d'articles. Ainsi dans son **Histoire de la musique française** (Payot, Paris, 1946), dans le **Romantisme dans la musique européenne** (Albin Michel, 1955) ; dans les **Carnets viatoriens** (Québec, avril 1949) et la **Revue de l'université Laval** (Québec).

# CORRESPONDANCE GÉNÉRALE DE BERLIOZ

Nous attirons l'attention des lecteurs sur une erreur qui a été commise à propos du nom de Strauss dans le tome III (p. 168, p. 169, p. 189).

L'article **Strauss** dans l'Index des correspondants devra donc être rectifié comme suit :

*P. 794. A la place de la notice sur Johann Strausse, lire :*

*Strauss (Isaac). 912.*

*Une confusion s'est répandue entre I. Strauss et J. Strauss à la suite d'une mauvaise lecture de l'initiale majuscule de leur prénom respectif, le I et le J majuscules, en allemand, s'écrivant en caractères d'imprimerie de la même manière.*

*Il s'agit donc ici d'Isaac Strauss né à Strasbourg le 2 juin 1806. Avec son frère Maurice, il vint à Paris en 1827 et devint l'un des brillants élèves du violoniste Baillot au Conservatoire. Il obtint la place de premier violon au Théâtre Italien, donna avec son frère des concerts de musique de chambre, composa enfin d'innombrables airs de danse qui établirent très vite sa réputation dans le monde de la musique de divertissement. Louis-Philippe lui confia la direction des bals de la cour et en 1852, il devenait directeur et chef d'orchestre des bals de l'Opéra.*

*Son activité dans les villes d'eaux durant la saison d'été n'était pas moins considérable : il fut le directeur des bals d'Aix-les-Bains jusqu'en 1843 et de ceux de Vichy à partir de 1844. C'est à ce moment que Berlioz s'associa avec lui pour organiser le festival du 1er août 1844 avec les suites que l'on sait. En 1858, Isaac Strauss fit constuire à Vichy une villa où descendit Napoléon III pendant ses séjours de 1861 et 1862.*

*Isaac Strauss mourut à Paris en 1888. Un de ses arrière petits-fils est le professeur ethnologue Claude Lévi-Strauss.*

*Il est amusant de noter qu'Isaac Strauss a dédié à Berlioz des « nouvelles suites de walses » intitulées « Le Diamant », ce qui nous a valu dans les* ***Mémoires*** *une... suite de notes, allusions et calembours aux p. 55 et 56 du tome II (éd. Garnier-Flammarion, 1969).*

Cette note a été rédigée d'après les renseignements que nous a très aimablement fournis Madame Marcel Cariven-Galharret et les recherches de Madame Josette Rance.

Ces rectification seront apportées dans l'errata du dernier tome de la **Correspondance Générale**.

Th. H.

# TRIBUNE

# Une sélection des meilleurs disques de Berlioz

Projet ambitieux et tout personnel, bien sûr... Et pouquoi pas ? Quand cela se présente comme le choix sincère d'un passionné de l'œuvre du Côtois, et surtout quand ce choix diffère de beaucoup de ceux que l'on a l'habitude de lire en France dans la presse spécialisée. Raison essentielle, qui peut en justifier la publication et permettre peut-être d'ouvrir un débat.

Aujourd'hui, la discographie Berlioz est très différente de ce qu'elle était il y a encore 10 ans : les principales lacunes sont comblées ; c'est peut-être l'instant propice pour établir un bilan. Pour cela, deux conditions : être effectivement concerné par le répertoire de Berlioz et avoir le loisir ainsi que la possibilité matérielle de comparer un maximum d'enregistrements. L'auteur pense avoir rempli ces deux conditions et propose sa propre vision aux adhérents de l'A.N.H.B., sous forme de tribune.

Voici donc le résultat de l'écoute d'environ 140 disques apparaissant comme les plus importants (exception faite de la **Fantastique**, où la comparaison de toutes les versions devient imposible), en une sélection ne retenant que les intégrales, à raison de 2 ou 3 enregistrements par œuvre.

Auparavant, quelques précisions sur ce qui fait, peut-être, l'originalité de cette sélection ; à savoir que le nom de Charles Munch n'apparaîtra que très peu. On a pu lire dans le « Dictionnaire des disques » de Diapason, p. 143 : « Munch, à son habitude, a pris quelques libertés avec la partition, mais grâce à son instinct berliozien... » On devine la suite... Mais comment peut-on être « berliozien » sans d'abord **respecter la partition** ?

Berlioz fut l'un des premiers à être aussi méticuleux dans ses indications ; il faut au moins en tenir compte. On se doit de jouer sa musique comme elle est écrite ; certains chefs le font (voir la liste ci-après) ; pas Munch apparemment.

Si l'on écoute ses disques, à quoi peut-on résumer le style si « séduisant » de Munch : une certaine décontraction face au texte (l'interprète !...), des tempi très rapides et que l'on accélère de plus en plus jusqu'à la fin du mouvement où ils atteignent à une sorte de frénésie, avec les imprécisions d'orchestre que cela entraîne.

Le résultat, on aime ou on n'aime pas, c'est parfois beau, souvent laid ; mais où est Berlioz ? Et, de plus, avoir voulu faire de cela une référence : non ! Laissons la vulgarité à Munch et ne l'attribuons pas à Berlioz !

| | |
|---|---|
| * * * * | Belle interprétation digne de l'œuvre |
| * * * | Bonne |
| * * | Moyenne |
| * | Médiocre |
| ° | mauvaise |

* *
*

## OEUVRES LYRIQUES

**Les Troyens**

1. Davis (Philips) * * *
2. Beecham (Melodram) * *

— Pièce maitresse de son « cycle Berlioz », les **Troyens** de Davis atteignent au sublime par instants (début 2e acte et fin du 4e), mais sont handicapés par l'accent épouvantable de presque tous les chanteurs, ainsi que par des tempi parfois un peu précipités (5e acte).

— Le document (bande radio BBC) de Beecham, reste un témoignage inestimable de l'interprétation d'un grand défenseur de l'œuvre ; les chanteurs sont bons pour la plupart et s'expriment dans un français correct. La Cassandre-Didon de Marisa Ferrer est magnifique, mais l'Enée de Giraudeau est loin de posséder l'héroïsme vocal et la sensibilité musicale de Vickers. Prise de son d'époque (1947).

**Benvenuto Cellini**

1. Davis (Philips) ****

Le seul enregistrement, mais quel enregistrement !
Un coup de maître, dès l'ouverture (la meilleure au disque), un étalon qu'il sera difficile de dépasser ! Davis pose la barre très haut : un orchestre flamboyant, des chœurs superbes, la distribution francophone optimum du moment — homogène, avec de jolies voix, une bonne élocution (chose rare de nos jours), et une caractérisation parfaite des personnages —, le tout sans un moment de relâchement.

**La Damnation de Faust**

1. Fournet (Columbia) *** (épuisé)
2. Davis (Philips) **
3. Markevitch (D.G.) **

M gré le nombreux enregistrements, il n'existe pas de version idéale de la **Damnation.**

— La vieille version Fournet possédait de grandes qualités : une distribution vocale digne de cette époque où existait une école de chant français, avec un Georges Jouatte, magnifique, Faust inégalé au disque ; les tempi beaux et larges du chef.

Malheureusement, l'œuvre est mutilée par les coupures (à la fin de la 3e et de la 4e parties), qu'expliquent la technique d'enregistrement en 1942. (78 tours).

— Davis déçoit un peu, notamment par ses chanteurs ; mais sa conception offre une vision moderne, dépoussiérée, de l'œuvre (curieusement proche de Fournet par certains côtés) ; c'est une prise au sérieux, débarassée de la fausse tradition, de l'interprétation de la **Damnation.** (Rappelons que Berlioz indiquait 2 h 1/2 pour l'exécution de l'œuvre).

— Pour les amateurs de cette « tradition », c'est-à-dire tempi hyper-rapides et de préférence changeants, le plus acceptable est encore Markevitch

**Béatrice et Bénédict**

1. Davis (Philips) **
2. Davis (Oiseau-Lyre) (Grande-Bretagne) **

Deux versions qui ne sont pas vraiment satisfaisantes.

— La plus récente offre au moins le mérite de rétablir (partiellement) les dialogues parlés ; elle bénéficie en outre de la bonne prestation de Bastin. Mais le reste de la distribution et l'orchestre sont dans l'ensemble un peu décevants.

— L'ancien enregistrement « Oiseau Lyre » était plus intéressant vocalement, mais l'œuvre se présentait défigurée, réduite à une série d'airs de concert.

Barenboïm a enregistré **Béatrice et Bénédict** : peut-être une bonne surprise.

## OEUVRES RELIGIEUSES

**Requiem**

1. Scherchen (Vega ou Vox Tournabout) (Etats-Unis) ***
2. Davis (Philips) **
3. Munch (RCA Boston) **

Ici aussi de nombreux enregistrements mais pas de version en tous points parfaite.

— L'ancienne version Scherchen reste la plus belle ; très inspirée, tragique parfois, mais desservie par une prise de son plate, floue et monophonique.

— Davis, inégal, avec des chœurs moyens, mais certains moments splendides **(Rex Tremendae)** et une approche juste de l'œuvre.

— Munch dispose de bons chœurs et d'un bon ténor ; malgré ses habituelles « libertés » face à la partition, il sait modérer ses élans de frénésie et l'ensemble est à peu près correct, avec quelques beaux instants **(Quid sum miser).**

**Te Deum**

1. Davis (Philips) ***
2. Beecham (EMI) (Grande-Bretagne) ***

— La version Davis est celle qui sert le mieux ce chef-d'œuvre, dans sa vraie grandeur. On peut regretter les chœurs curieusement captés et le fait que les répartitions spatiales prévues par Berlioz n'aient pas été respectées ; mais l'ensemble est enthousiasmant.

— L'ancien beau disque Beecham demeure un témoignage passionnant, mais l'écrasement acoustique d'une prise de son techniquement dépassée, gêne pour cette œuvre où l'élément d'impact sonore doit être essentiel.

**L'Enfance du Christ**

1. Davis (Decca-Oiseau-Lyre) ***
2. Davis (Philips) **
3. Cluytens (E.M.I.) **

— Le jeune Davis, alors qu'il n'était pas encore un chef à l'emploi du temps surchargé et était animé par une foi à toute épreuve... Le résultat : un climat unique d'intériorité et de poésie, doublé d'une clarté dans le détail sans pareil ; la deuxième partie restera à tout jamais une référence... Les chanteurs excellents pour la plupart, en particulier, Peter Pears, gênent parfois par un léger accent ; le point faible étant paradoxalement le seul francophone de la distribution.

— Le second enregistrement Davis possède un récitant idéal avec Eric Tappy ; on ne peut pas en dire autant du reste de la distribution.

— Cluytens dispose en revanche de très bons chanteurs francophones et conduit son orchestre de façon claire et lisible ; on peut peut-être lui reprocher toutefois, un climat assez terne. (Mais le début de la 3e partie... que c'est réussi !)

## SYMPHONIES

**Symphonie Fantastique**

Une proposition de sélection parmi quelque 90 enregistrements :

1. Beecham (E.M.I.) ****
2. Monteux (Decca Vienne) ***
3. Davis (Concert gebouw Philips) ***

Beecham extraordinaire de brio et de précision de bout en bout l'emporte sur Monteux pour les quatre derniers mouvements, mais celui-ci atteint au sublime dans le premier.

Davis : une bonne version moderne, techniquement et musicologiquement.

**Harold en Italie**

1. Beecham (E.M.I.) (Grande-Bretagne) ***
2. Toscanini (R.C.A., Etats-Unis) **
3. Davis (Philips) **

La version idéale : le 1er mouvement par Toscanini (incomparable) et les trois autres par Beecham ; Toscanini pêche, hélas, par manque de climat pour les trois derniers, alors que chez Beecham, on reste toujours dans le merveilleux.

Davis offre une version techniquement moderne (ce qui n'est pas le cas des deux autres), intéressante.

**Roméo et Juliette**

1. Monteux (Westminster Gold. Etats-Unis) ****
2. Ozawa (D.G.) **
3. Toscanini (R.C.A.) ** (non disponible en France)

— Monteux en pleine poésie... des tempi larges, réguliers, une lecture scrupuleuse de la partition et un final incomparable (à l'instant où le chœur s'exclame : « Dieu, quel prodige étrange ! » on est effectivement en plein prodige). Avec Monteux, voilà la preuve, si besoin était, que ce final ne le cède en rien à la musique qui le précède.

— Ozawa dispose de bons chanteurs à l'accent et la prononciation parfaites, ce qui nous vaut un prologue et un final intelligibles, mais nous voilà redescendus sur terre ; de plus, le chef prend un peut trop de libertés avec les tempi.

— Toscanini, lui, adopte des tempi calmes, étonnement proches de ceux de Monteux, et c'est souvent très beau. Mais, hélas, tout finit en grand opéra italien.

**Symphonie Funèbre et Triomphale**

1. Davis (Philips) ***

Très beau disque, tant par l'interprétation, l'exigence musicale, que le couplage (préludes au **Troyens à Carthage** et **Marche funèbre d'Hamlet)**, qui relègue définitivement dans l'oubli les quelques prestations militaires venues de France.

## OUVERTURES

**Rob-Roy - Francs Juges - Roi Lear - Béatrice et Bénédict**

1. Boult (Proms-Westminster Gold) ****

Sir Adrian tout proche du génie, le seul à révéler le **Roi Lear** dans sa dimension shakespearienne (si ce n'est lui-même dans son deuxième enregistrement).

**Corsaire - Carnaval Romain - Béatrice et Bénédict - Benvenuto Cellini - Extraits de la Damnation de Faust (Marche Hongroise, Ballet des Sylphes, Menuet des Follets).**

2. Ansermet (Decca) ***

Les affinités de fait entre Debussy, Stravinsky et la musique de Berlioz sont évidentes, contrairement à la légende ; bien diriger les premiers amène à conduire Berlioz avec raffinement et précision, comme c'est écrit, tout simplement ; ainsi, le **Carnaval Romain** et la **Marche Hongroise** retrouvent leur virginité musicale : Vive Ansermet ! Couplage, hélas, très conventionnel.

**Francs Juges - Le Corsaire - Waverley - Roi Lear - Carnaval Romain**

3. Beecham (E.M.I.) ***

Vieux disque beau par l'interprétation (l'un des meilleurs **Francs Juges**) et intéressant par le programme.

4. Boult (Vogue) ***

La seule intégrale des huit ouvertures : le **Roi Lear, le Corsaire et Waverley...** comme on ne les entend jamais. Curieusement, les pièces appartenant davantage au répertoire sont plus décevantes **(Béatrice et Bénédict).**

## MELODIES, CANTATES

**Nuits d'été**

1. Ansermet, Crespin (Decca) ****
2. Mitropoulos, Steber ***

— Tout a été dit sur Crespin dans cette version justement célèbre, mais on a un eu oublié Ansermet, chef scrupuleux et même minutieux : ce qu'il faut pour Berlioz.

— Steber possède une belle voix, une élocution parfaite pour une Américaine et une grande intelligence du chant. De plus, la direction de Mitropoulos et le couplage intéressants **(Jeune Pâtre Breton, La Captive, Zaïde)** en font un très beau disque.

**Irlande**

1. Solistes divers
   Viola Tunnard, piano (Oiseau-Lyre) ***

Très satisfaisant et seul enregistrement de ce cycle-chef-d'œuvre ; voix agréables et enthousiasme communicatif d'interprètes qui y croient (et qui ont raison).

**Herminie - Cléopâtre**

1. Davis ; Baker (Philips) ***

On aime ou on n'aime pas le timbre de Baker, mais voilà deux œuvres servies magnifiquement, un couplage parfait et quel orchestre !

**Chœurs avec accompagnement de piano**

1. Monteverdi Choir (Argo) (Grande-Bretagne) **

Très intéressant apport à la connaissance de Berlioz, bien que l'alternance des morceaux ait été faite curieusement ; bonne interprétation.

**Lélio**

1. Boulez (C.B.S.) (Grande-Bretagne) **

L'orchestre est excellent, et les chanteurs aussi. Hélas, Jean-Louis Barrault ne croit visiblement pas à son texte et le montre un peu trop. De plus, l'enregistrement séparé des paroles et de la musique crée un décalage acoustique et dramatique fort désagréable.

La version dirigée par Martinon possédait un bon récitant, mais l'ensemble était moins satisfaisant et les indications de Berlioz souvent peu respectées.

Un enregistrement signé Davis vient de sortir à l'étranger ; Attendons !.

## « SPECIAL MUNCH »

**Fantastique**

Boston (R.C.A.) **
Orchestre de Paris (E.M.I.) *

**Harold en Italie**

Boston (R.C.A.) *

**Roméo et Juliette**

Boston (R.C.A.) o

**Ouvertures**

Boston (R.C.A.) *

**Enfance du Christ**

Boston (R.C.A.) o

**Damnation de Faust**

Boston (R.C.A.) *

**Requiem**

Boston (R.C.A.) **
Bavière (D.G.) *

Pierre SERNA